

# Coufil des ans

lletín de la Sociedade histórica de Bellechasse

Les Filles du roi  
en Bellechasse

5

Patrimoine religieux

16

150° d'Armagh

20

Joseph Bolduc

36

Vol. 25 - n°2 - printemps 2013 7\$





*Société historique  
de Bellechasse*

**Conseil d'administration**

président: Jean-Pierre Lamonde lamondej@globetrotter.net	418 887-3761
vice-président: Pierre Prévost pierre.prevost@globetrotter.net	418 882-3528
trésorière: Gisèle Lamonde gisele.lamonde@globetrotter.net	418 887-3761
secrétaire: Michel Tardif micheltardif@rocketmail.com	418 882-2402
Lise Fleury-Gosselin fleuryl@globetrotter.net	418 887- 6030
Réjean Bilodeau Rejean.bilodeau@hotmail.ca	418 789- 3664
Paul St-Arnaud paulst-arnaud4@gmail.com	418 884-4128
Yvan De Blois ydeblois@globetrotter.net	418 883-3056
Robert Tessier tessierrobert@videotron.ca	418 804-0626
Claude Gignac claudegignac@hotmail.ca	418 789-2990

**Membres d'honneur**

0006 André Beaudoin
0008 Claude Lachance
0016 Fernand Breton
0019 Benoît Lacroix
0038 Claudette Breton
0162 Charles-Henri Bélanger
0131 Conrad Paré

**Territoire**

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Saint-Vallier.

**Responsable de la publication:** Société historique de Bellechasse

**Rédacteur en Chef :** Jean-Claude Tardif (jc.tardif@videotron.ca)

**Équipe éditoriale :** Pierre Prévost, Claude Gignac, Jean-Pierre Lamonde, Yvan de Blois et Conrad Paré.

**Inscription et renouvellement :** Lise Gosselin

**Révision des textes :** Louise MacDonald

**Graphisme :** Julien Fontaine - julien.fontaine278@gmail.com



**Couverture:**

Filles du Roy au Moulin  
Petit-Canton (1747-1748)  
à Saint-Vallier, qui célèbre  
le 300<sup>e</sup> anniversaire de sa  
paroisse.

**Cotisation annuelle:** 25 \$

**Adresse postale:** 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

**Courriel:** redaction@shbellechasse.com

**Site Web:** www.shbellechasse.com

**Dépôt légal:**

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006  
ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité  
de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et  
uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour  
leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié  
quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée  
en 1985, est membre de la Fédération des sociétés  
d'histoire du Québec.



2013, 150<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse d'Armagh - Photo : Paul St-Arnaud

## Présentation

**A**u fil des ans est fier de vous offrir le présent numéro orné des plus beaux atouts des Filles du Roy. Voilà 350 ans débarquait le premier contingent de ces femmes qui ont fondé la nation en Nouvelle-France et dont nous sommes majoritairement les descendants. Nos collaboratrices, Diane Lacombe et Nicole Picard, vous ont concocté deux magnifiques textes. Souhaitons qu'ils vous inspirent et vous donnent la piquête pour rechercher votre ancêtre parmi ces « mères de la nation ». Selon l'ethnologue Bernard Saladin d'Anglure, la relecture de l'histoire des Filles du Roy pourrait expliquer une évolution singulière du Québec par rapport à la France et conférer une personnalité distinctive de la femme québécoise.

Alain Asselin, de son côté, poursuit sa chronique sur quatre familles d'ici. Profitant du 150<sup>e</sup> anniversaire de fondation d'Armagh, Pierre Prévost et René Minot se sont donné le mot pour rappeler les faits et personnages marquants de cette municipalité. Réjean Bilodeau nous fait découvrir un personnage exceptionnel d'Armagh : Joseph Bolduc. Gisèle et Jean-Pierre Lamonde y sont allés d'un fort beau texte sur deux patrimoines religieux de Bellechasse, dont celui d'Armagh. Bonne lecture.

Jean-Claude Tardif  
Rédacteur en chef

# Sommaire

<i>Au fil des mois</i>	3
<i>Nos membres honorés</i>	4
<i>Filles du Roi établies en Bellechasse</i>	5
<i>Nicole Picard - descendante de Martine Crosnier et résidente de Beaumont</i>	8
<i>1861 - Requête des colons d'Armagh pour un curé résident</i>	11
<i>Lettre de l'abbé Villeneuve à son évêque</i>	12
<i>Autre lettre de l'abbé Villeneuve à son évêque</i>	13
<i>Le curé Laflamme - Trois ans de ministère à Armagh (1929-1932)</i>	14
<i>Saint-Vallier et Armagh - Des patrimoines religieux diversifiés</i>	16
<i>Le township, une subdivision héritée de l'Antiquité</i>	20
<i>La subdivision Armagh du National Transcontinental</i>	23

<i>À propos d'Armagh et de son église</i>	28
<i>Gaetano de Thiene, alias saint Cajetan</i>	33
<i>Jos Bolduc d'Armagh - Souvenirs d'une vie bien remplie</i>	36
<i>L'infatigable Joseph Bolduc (1900-1993)</i>	37
<i>Le miraculé d'Armagh</i>	38
<i>Survol bibliographique d'Armagh dans Au fil des ans - Revue des principaux articles consacrés à Armagh, de 1991 à 2012</i>	40
<i>Les empreintes des familles Asselin, Boucher, Marquis et Lacroix dans deux pays</i>	41
<i>Armagh, le 28 avril 2013 - Assemblée générale annuelle</i>	43
<i>Pierre Lefebvre... un homme de défi.</i>	44
<i>Nouveau logo</i>	47

## Au fil des mois

Par Jean-Claude Tardif

- Le conseil de fabrique de Beaumont a accepté, le 6 décembre 2012, une offre d'achat pour le presbytère de Beaumont. La fabrique conservera le cimetière et une ancienne grange qui a servi à déposer la dime au temps des seigneuries. (*Le Progrès de Bellechasse-Etchemins*, 23 janvier 2013, p. 16).
- **En janvier 2013**, la MRC a distribué dans 17 000 foyers de Bellechasse un calendrier arborant, pour une 21<sup>e</sup> année, la magnificence du patrimoine bellechassois grâce aux artistes-peintres de la région. (*Sylvie Gourde, Le Tour des Ponts*, 26 novembre 2012, p. 14).
- **Le 21 janvier 2013**, le député-ministre Steven Blaney a remis la Médaille du Jubilé de diamant de la Reine Élisabeth à 12 personnes du territoire de Bellechasse-Etchemins en guise de reconnaissance de leur dévouement et de leur implication dans le milieu (*Le Progrès de Bellechasse-Etchemins*, 30 janvier 2013, p. 16; *Le Journal de Lévis*, 30 janvier 2013, p. 8; *La Voix du Sud*, 30 janvier 2013, p. 5).
- **Depuis le 25 janvier 2013**, une statuette à l'effigie du Dr Joseph Arthur Zoé Chabot trône fière-

ment dans la maison patrimoniale classée monument historique et qui porte son nom à Sainte-Claire. (*Le Progrès de Bellechasse-Etchemins*, 30 janvier 2013, p. 13).



- **Le 17 février 2013**, le Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse tenait une rencontre élargie à quelques personnes ressources afin de réfléchir aux principaux chantiers actuellement en cours et de faire une programmation à court, moyen et long terme.
- **En février 2013**, la MRC de Bellechasse annonçait la tenue de son 7<sup>e</sup> Gala Bellechasse au cours duquel elle décerne le titre de Grand Bellechassois à des personnalités régionales. Les candidatures doivent être soumises avant le 31 mai 2013. (*La Voix du Sud*, 21 février 2013, p. 4).
- **Le 25 février dernier**, Richard Fuhara, un résident de Saint-Anselme d'origine africaine, a profité de mois de l'histoire des Noirs pour présenter l'histoire des Noirs aux élèves de la

classe de 4<sup>e</sup>-5<sup>e</sup>-6<sup>e</sup> années de l'école Bon-Vent de Buckland. Diverses activités pour souligner l'histoire des Noirs sont initiées par Liaison Immigration Bellechasse, Alpha Bellechasse, la MRC et les nouveaux arrivants. (<http://www.leprogresdebellechasse.ca/2013/03/06/lhistoire-des-noirs-racontée-a-buckland>; *Le Progrès de Bellechasse-Etchemins*, 6 février 2013, p. 15; *Le Tour des Ponts*, 28 janvier 2013, p. 16).

- Le président de la firme de consultants en patrimoine et architecture Patri-Arch et auteur de *Jean-Marie Roy architecte*, Martin Dubois, participe au blogue du magazine *Contact*. Pour lire ses billets : [www.blogues.ulaval.ca](http://www.blogues.ulaval.ca) (*Le Soleil*, 16 mars 2013, p. M16).
- Plusieurs journaux ont fait état du lancement par la Société historique de Bellechasse de l'inventaire du patrimoine bâti en Bellechasse. À titre d'exemple, le *Tour des Ponts* y a consacré une page complète. (25 mars 2013, p. 36). Même traitement par *le Progrès de Bellechasse-Etchemins*, le 27 février 2013, p. 3; Voir également *La Voix du Sud*, 27 février 2013, p. 16).
- **Le 15 avril 2013**, on annonce que la Fabrique de Saint-Vallier recevra 141 500\$ du Conseil du

patrimoine religieux du Québec pour la réalisation d'une 1<sup>re</sup> série de travaux de rénovation de son église, totalisant 202 133\$. (*Le Progrès de Bellechasse-Etchemins*, 17 avril 2013, p.3 <http://www.legrogesdebellechasse.ca>).

- **Le 20 avril** a eu lieu le souper-bénéfice en hommage aux Mères de la nation que furent les Filles du Roy, débarquées en terre d'Amérique, il y a 350 ans, pour peupler la colonie française. Les profits serviront aux 36 femmes du Québec qui ont choisi d'incarner ces femmes et de se rendre en France du 3 au 17 juin prochain marcher sur les traces de leurs jumelles. 300 personnes se sont inscrites à cette activité qui affichait « guichet fermé ». (*Le Peuple Lévis*, 10 avril 2013, p. 19; *Le Progrès de Bellechasse-Etchemins*, 27 mars 2013, p. 21).
- **Depuis quelques mois**, Claude Lepage de la MRC de Bellechasse a réuni une équipe de collaborateurs afin de réaliser un circuit touristique patrimonial pour les municipalités du bas de Bellechasse. À partir d'un téléphone intelligent, les visiteurs pourront avoir accès à des informations privilégiées à propos d'un éventail de sites et bâtiments patrimoniaux. Le tout devrait être accessible dès l'été 2013.

## Nos membres honorés

Par Jean-Claude Tardif

Trois membres de la Société historique de Bellechasse ont été honorés récemment pour leur contribution communautaire ou professionnelle. Nous tenons à le souligner.



Bernard Saladin d'Anglure et sa conjointe Françoise Morin

- **Bernard Saladin d'Anglure :**

Cet anthropologue de profession résidant de Beaumont s'est vu décerner par le Lieutenant-Gouverneur une médaille du Jubilé de diamant de la reine, au cours d'une cérémonie tenue à l'Assemblée nationale, le 19 avril 2012. On le voit sur la photo, accompagné de sa conjointe Françoise Morin.

- **Nicole Picard :**

Présidente de la Corporation des maisons du phare de l'Île Verte, cette Beaumontoise a reçu le Prix *Coup de Coeur*, des mains du président du jury des Grands prix du tourisme du Bas-Saint-Laurent, au cours d'une cérémonie tenue à Saint-Mathieu-de-Rieux, le 4 avril dernier.

- **Marie-Josée Deschênes :**

Architecte, actionnaire de la firme Patri-Arch, membre du comité de rédaction de la revue *Continuité* et résidente de Saint-Henri, Marie-Josée a reçu les honneurs du jury des Prix du Patrimoine de Charlevoix le 18 avril dernier en recevant le Prix Coup de cœur pour la mise en valeur du Site des Moulins de L'Isle-aux-Coudres soulignant l'exemplarité de la restauration du moulin à vent.



Nicole Picard recevant le prix Coup de coeur pour les Maisons du phare de l'île Verte - Ph. : Baptiste Grison

À tous ces membres, la Société historique de Bellechasse offre ses plus sincères félicitations. Ils nous servent d'exemple et nous en sommes fiers.

# Filles du Roi établies en Bellechasse

Par Diane Lacombe



Représentantes des Filles du Roy à Saint-Michel. De gauche à droite : Diane Lacombe, Lisa Martin, Lise Thibault et Andrée Gagnon de Saint-Michel-de-Bellechasse, Martine Cloutier d'Armagh, Maude Boudreau de Québec et Myriam Roy de Saint-Damien de Buckland.

En 2013, nous célébrons le 350<sup>e</sup> anniversaire du premier contingent de Filles du roi à débarquer à Québec. Elles étaient trente-six et furent suivies par plus de 750 autres femmes et jeunes filles au cours de la décennie 1663 – 1673. Qui sont ces émigrantes françaises, sélectionnées et dotées par le roi Louis XIV pour épouser un colon et fonder une famille en Nouvelle-France ?

## Filles et femmes d'espoir et de courage

Très souvent de condition modeste, orphelines pour la plupart, de mœurs irréprochables (c'était un critère de sélection), les Filles du roi ont été recrutées dans différentes provinces françaises, généralement par le biais du clergé ou d'institutions religieuses. Ces dernières accueillirent les émigrantes dès leur arrivée, à Québec, à Trois-Rivières ou à Montréal. Entre le moment de leur débarquement et celui de leur mariage, qui a presque toujours lieu la même année, les Filles du roi s'instruisaient sur les réalités du Nouveau Monde et sur la vie de colon qui les attendait. Une vie audacieuse et besogneuse remplie de défis et de découvertes. Une vie de mère de famille, souvent nombreuse, et une vie de partenaire dans l'exploitation du lot ou des affaires de leur mari.

Ce programme d'immigration féminine atteint son but, car en une dizaine d'années, la population canadienne va tripler. La survie de la colonie est alors assurée puisque les ressources démographiques vont permettre l'accroissement naturel du peuple et favoriser l'occupation du territoire. Les quelque

800 Filles du roi sont à l'origine de la plupart des familles québécoises et elles méritent hautement le titre de «mères de la nation».

Au cours des dix années suivant leur venue, les Filles du roi sont réparties sur les rives du Saint-Laurent, depuis Gaspé jusqu'à La Prairie (Montréal), incluant Chambly. Plus nombreuses dans la région de Québec, davantage sur la rive nord que sur la rive sud, combien de Filles du roi se sont établies en Bellechasse, c'est-à-dire dans les seigneuries de Vincennes, de Beaumont et de La Durantaye qui couvraient l'actuel territoire de Bellechasse ? Elles seraient vingt-et-une. Trois d'entre elles n'ont pas eu d'enfant et trois en ont eu de deux mariages. Au total, nous avons donc dix-huit mères qui ont donné naissance à cent vingt-quatre enfants, lesquels portent le nom de vingt et un pères !!! J'ai distribué les familles que ces femmes ont fondées dans les seigneuries selon le premier établissement de leur mari ou le deuxième, si le dernier lot exploité est plus important en terme d'années. Sur le plan généalogique, je me limite à présenter la première génération engendrée par nos Filles du roi. Mes recherches ne sont cependant pas exhaustives et des erreurs ou des manques ont pu s'y glisser. J'en appelle à la vigilance et à l'indulgence des lecteurs et lectrices férus de généalogie.

Dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup>, comme jusqu'à tout récemment, les enfants portent le nom de famille de leur père. Les fils s'établissent souvent dans la même seigneurie en obtenant des lots dans les deuxièmes et troisièmes rangs ou en héritant du lot familial au décès de leur père. De même, les filles épousent fréquemment un homme dont la concession est située dans les environs de celle où elles ont vécu avec leurs parents. C'est ainsi que nous observons encore aujourd'hui une concentration des mêmes noms de famille dans des localités voisines. Des recherches portant sur les familles de Bellechasse confirmeraient probablement ce principe. Nous en avons un bel exemple avec les Lamontagne vivant à Saint-Michel-de-Bellechasse, dont les ancêtres sont François Bacquet dit Lamontagne, soldat, et Anne Philippe, Fille du roi. Le couple a exploité un lot à Saint-Michel (alors seigneurie La Durantaye), et ce lot a été cédé au fils, du même nom que son père, et ainsi de suite jusqu'à nos jours. Enfin, dernière remarque intéressante, six Filles du roi arrivées à l'été 1671 à bord du , ont vécu dans la même seigneurie, La Durantaye, au moins pendant

les premières années de leur établissement ici. Anne Barillet, Catherine Beuzelin, Renée Biret, Françoise Grossejambe, Jeanne Gueneville et Anne Philippe ont en effet voyagé ensemble depuis la France jusqu'à Québec et ont épousé des censitaires du seigneur Olivier Morel de la Durantaye. Ce regroupement est-il attribuable au hasard du mariage de ces femmes ou à l'amitié et à l'attachement qu'elles ont certainement développés comme compagnes de traversée ? Pour ma part, j'incline vers la deuxième option et je salue la solidarité féminine qui a indéniablement conduit au succès du peuplement de la vallée du Saint-Laurent dans la 2<sup>ème</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

#### **Filles du roi établies en Bellechasse**

**Catherine Bruneau**, originaire de l'Île-de-France, elle arrive sur le navire en 1670 et se marie la même année avec Jean Monin, un habitant de la seigneurie de Beaumont. Le couple n'a pas d'enfants.

**Jeanne Gueneville**, originaire de Beauce, elle arrive sur en 1671 et se marie la même année avec le métayer de la seigneurie La Durantaye, Pierre Molleur dit Lallemand. Le couple compte cinq enfants: Joachin; Michel; Pierre; et les jumelles Anne-Catherine et Marie. En 1681, on retrouve la famille Molleur dit Lallemand installée dans la seigneurie de Beaumont. En 1709, les fils Joachin, Michel et Pierre y ont chacun un lot.

**Charlotte Joly**, originaire d'Orléans, elle arrive en 1669 sur Le St-Jean-Baptiste et se marie la même année à Antoine Drapeau, habitant et tailleur à l'Île d'Orléans. Le ménage s'est peut-être installé d'abord dans la seigneurie de Berthier-Bellechasse, mais c'est dans la seigneurie de Vincennes qu'il élève une famille de dix enfants dont : Louise, Jean, Marie, Zacharie, Charlotte, Pierre, Pierre Drapeau Le jeune, Jean-Baptiste et Marie-Charlotte.

**Marguerite Paquet (Pasquier)**, originaire du Poitou, elle arrive sur le ou sur avec plusieurs membres de sa famille en 1667. Elle se marie en 1670 avec un maître -menuisier de Québec, François Biville dit Le Picard. Ils ont trois enfants: François; Catherine; et Jean. Marguerite devient veuve en 1675 et se remarie en 76 avec un habitant menuisier et cordonnier de la seigneurie de Beaumont, Bernard Gonthier. Le ménage a six enfants: Louis, Jean-Baptiste, Bernard, Denis, Marguerite et Hélène.

**Marie Pasquier (dite DeFranclieu)**, originaire de Brie, elle arrive sur le en 1667 et se marie

l'année suivante avec Charles Couillard, habitant et seigneur de Beaumont. Ils ont 6 enfants dont un seul se rend à l'âge adulte, Charles-Marie deviendra à son tour seigneur de Beaumont.

**Françoise Pilois**, originaire de l'Île-de-France, elle arrive sur en 1665 et se marie la même année avec Antoine Casse (Lacasse – Cassé), qui est habitant de la seigneurie de Beaumont. Le ménage a dix enfants : Marie, Antoine, Joseph, Marie-Françoise, Jeanne-Thérèse, Anne, Catherine, Charlotte, Marguerite et Charles.

**Marie Robineau**, originaire de l'Île-de-France, elle arrive sur en 1668 et se marie la même année avec Jean-Pierre Forgues dit Monrougeau, qui est habitant d'abord de la seigneurie La Durantaye, puis de la seigneurie de Beaumont. Le couple a six enfants : Anne, Louis, Jacques, Joseph, Marie et Catherine-Gertrude.

**Marie-Madeleine Sel (Selle - Decelles)** originaire de l'Île-de-France, elle arrive sur en 1673, se marie la même année avec Louis-Pierre Auriot, un habitant de Beaumont. Le ménage a quatre enfants, dont Marie née en 1675. Veuve en 1681, Marie-Madeleine Sel se remarie avec Pierre Chaussé dit Lemeine, de Pointe-de-Lévy. Le couple a six enfants dont : Louise, Agathe, Jean-Baptiste et Angélique.

**Marie Ariot**, originaire de Loire, elle arrive en 1670 sur et se marie l'année suivante avec René Vandet (Vendet), habitant de la seigneurie La Durantaye (Saint-Michel). Leur famille compte neuf enfants dont: Louis, Guillaume, un deuxième Guillaume, Mathurine, René-Antoine, Michel-Pierre et Marie.

**Anne Barillet**, originaire de l'Île-de-France, elle arrive en 1671 sur et se marie la même année avec Guy Vacher, habitant de la seigneurie La Durantaye. Ils ont un enfant qui ne survit qu'un jour.

**Catherine Beuzelin**, originaire de Normandie, elle arrive sur en 1671 et se marie la même année avec Jean Lonlabard, habitant de la seigneurie La Durantaye. Le couple n'a pas d'enfants.

**Renée Biret (Birette)**, originaire de La Rochelle, elle arrive en 1671 sur et se marie l'année suivante avec Pierre Balan dit Lacombe, d'abord habitant de la seigneurie de Berthier-Bellechasse, puis de la seigneurie La Durantaye (Saint-Michel). Le couple a neuf enfants : Marie, Jean-Baptiste, Étienne, Henriette, Marguerite, Michel,

René, Pierre et Jeanne. Devenue veuve en 1687, Renée Biret se remarie avec Jean Brias (Briasse), dit Latreille habitant de la même seigneurie. Ils ont trois fils : Louis-François, Louis-Alexandre et Gabriel. De nouveau veuve, Renée Biret se remarie avec François Lavergne, maçon à Beaumont. Le couple n'engendre pas d'enfants.

**Catherine Bureau**, originaire de l'Île-de-France, elle arrive en 1669 et se marie la même année avec Étienne Corriveau, habitant de la seigneurie La Durantaye (Saint-Vallier). Leur famille compte neuf enfants : Jacques, Catherine, François, Étienne, Pierre, Geneviève-Marie, Julien, Jean-Baptiste et Guillaume. Veuve en 1695, Catherine Bureau se remarie avec Simon Darne avec lequel elle n'a pas d'enfants.

**Henriette Cartois**, originaire de l'Île-de-France, elle arrive en 1671 sur et se marie la même année avec Michel Audebout, habitant de la seigneurie La Durantaye (Saint-Vallier). Leur famille compte deux enfants : Jeanne et Geneviève. Henriette Cartois devient veuve en 1675 et se remarie avec André Patry, habitant la même seigneurie. Ils ont cinq enfants : Anne-Louise, André, René, autre René et Jeanne. Veuve de nouveau en 1702, Henriette Cartois se remarie avec Jean Coutelet dit Larochelle avec lequel elle n'a pas d'enfants.

**Marie Dallon** originaire de Saintonge, elle arrive en 1668 sur et se marie la même année avec Pierre Bissonnet, habitant et meunier à l'Île d'Orléans. Le couple a sept enfants : Jean; Marie-Madeleine; Pierre-Louis; Marie; Anne-Françoise; André et Jacques. Veuve en 1687, Marie Dallon se remarie avec Jacques Anet, qui est habitant dans la seigneurie La Durantaye, avec lequel elle n'a pas d'enfant. De nouveau veuve en 1694, Marie Dallon se remarie dans la même seigneurie avec Pierre-Guillaume Hublé duquel elle n'a pas d'enfant.

**Marie Denoyon**, originaire de Normandie, elle arrive en 1670 sur et se marie la même année avec Charles Davennes habitant dans La Durantaye (Saint-Michel). Le ménage a cinq enfants : Louis; Gabriel, Charlotte, Madeleine et Françoise.

**Françoise Grossejambe**, originaire de Île-de-France; elle arrive en 1671 sur et se marie la même année avec le pâtissier Julien Boissy (Boissel) dit Lagrillade. Le couple se serait d'abord installé dans la seigneurie La Durantaye (Saint-Michel), puis est déménagé à Québec. Leur famille compte dix enfants dont : Antoinette, René, Jeanne, Nicolas, Jean, Julien, Joseph, Catherine et Sébastien-Louis.

**Marie-Louise Michaud (Michault)**, originaire de Bourgogne, elle arrive sur en 1670 et se marie la même année avec Jean Daniau (Daniaux) dit Laprise, habitant dans la seigneurie La Durantaye (Saint-Vallier). Le couple a quatre enfants : Jacques, Marguerite, Françoise et Joseph.

**Anne Philippe**, originaire de Champagne, elle arrive en 1671 sur et se marie la même année avec François Bacquet dit Lamontagne, habitant dans la seigneurie La Durantaye (Saint-Michel). Le couple a quatre enfants : Anne-Marie, François, Pierre et Joseph. Veuve en 1701, Anne Philippe se remarie en 1709 avec François Marquet, habitant-meunier dans la même seigneurie. Le couple n'a pas d'enfants.

**Catherine Poisson**, originaire de l'Île-de-France, elle arrive sur en 1673 et se marie la même année avec Michel Gautron dit Larochelle, qui est habitant dans la seigneurie La Durantaye (Saint-Michel). Le couple n'a pas d'enfants.

**Nicole Souillard**, originaire de Bourgogne, elle arrive sur en 1665 et se marie, la même année avec Louis Gaboury dit LeMajor, habitant dans la seigneurie La Durantaye (Saint-Michel). Leur famille compte sept enfants dont : Louis; Anne, Jeanne; Henriette, Joseph, Marie-Jeanne et Antoine.

### Commémorations en Bellechasse

La Société d'Histoire des Filles du Roy, créée en 2010, s'est donnée pour mission de faire connaître ces femmes courageuses qui ont quitté leur terre natale pour venir vivre en Nouvelle-France. Cette année, la Société initie différentes activités de concert avec les localités dans la vallée du Saint-Laurent pour commémorer l'arrivée du premier contingent de Filles du roi en 1663. Au moment d'aller sous presse, trois événements sont prévus en Bellechasse dans le cadre de cette commémoration : le 25 mai aura lieu à Beaumont le spectacle « Sur les traces des Filles du Roy » par l'ensemble musical ; le 6 juillet au Domaine de la Pointe St-Vallier, je donnerai une conférence sur les Filles du roi précédée du monologue « Moi, Renée Biret, fille de Jean Biret et fille du roi » ; le 7 juillet à St-Michel-de-Bellechasse aura lieu un défilé rassemblant les représentantes des filles du roi établies dans le comté et celles dont les descendants habitent cette municipalité.

Tout au cours de l'année, 36 Québécoises endossent l'identité d'une des 1<sup>ères</sup> filles du roi arrivées en 1663. Elles feront notamment un voyage mémorial en France en juin et seront au cœur des Fêtes de la Nouvelle-France à Québec en août. Parmi elles on retrouve Myriam Roy de St-Damien-de-Buckland et Martine Cloutier de Armagh.

# Nicole Picard

## descendante de Martine Crosnier, fille du roi

La petite histoire d'une **Fille du Roy, Martine Crosnier, mère des Destroismaisons dit Picard de Bellechasse...** et d'un bon nombre des Picard de la Côte-du-Sud. Une certaine prudence s'impose cependant, car il faut être certain de porter le patronyme Destroismaisons dit Picard. Le Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal (PRDH) dénombre 16 patronymes Picard avec ou sans «surnoms» tels que Lenoir Picard, Desforges Picard, Philippon Picard, Dequoy Picard, Collet Picard, Bournival Picard...et plusieurs portant seulement le patronyme Picard. Souvent, une des deux appellations disparaît au profit de l'autre. C'est le cas de la famille Destroismaisons dit Picard dont le patronyme Destroismaisons a disparu au fil de l'inscription dans les registres. Toutefois, il n'y a qu'un Destroismaisons dit Picard qui soit répertorié dans le dénombrement de 1666 et inscrit sur la liste des pionniers de la Nouvelle-France.<sup>1</sup>



L'an de N.S. J.Ch. mil six cent soixante et neuf le 18 jour de Novembre Monsieur DeCaumont prestre missionnaire maria dans l'église de l'Ange-Gardien après les trois publications des bans et les fiançailles faites ne s'estant trouvé aucun empeschements Philippe des Trois Maisons natif de Nostre Dame de Montreuil de l'evesché d'Amiens et Martine Crosnier natife de Fontenoy le Bourg archevesché de Rouen présence de Jean Roussin, François Bélanger, Nicolas Roussin etc. [Signatures] F. Fillon, Prestre missionnaire

À l'hiver 2013, j'ai commencé une recherche sur la présence des Picard dans Bellechasse, étant curieuse de savoir s'il y avait un lien entre les Picard de Bellechasse et ma famille. Curiosité suscitée depuis longtemps, entre autres, par la rue Picard à Saint-Raphaël, le pont Picard de Saint-Charles et par la présence de soixante-douze inscriptions au nom de Picard dans les municipalités de Bellechasse.<sup>2</sup> La monographie de Saint-Charles de Bellechasse publiée lors du 250<sup>e</sup> anniversaire de la paroisse, m'a appris la présence d'une famille Picard dont les ancêtres étaient Martine Crosnier et Philippe Destroismaisons dit Picard, mes ancêtres. Le lien était fait. J'ai voulu connaître davantage l'histoire et la trajectoire de Martine et Philippe sachant déjà qu'ils s'étaient mariés à Château-Richer en 1669. J'avais pour commencer mes recherches une copie de la «*Généalogie des familles originaires de Montmagny, L'Islet et Bellechasse*» rédigée par Éloi Gérard Talbot, B.A., B.P., mariste et publiée en 1965, offerte par mon père, il y a bien des années et qui depuis était restée dans mes tiroirs. La Bibliothèque généalogique Fernand-Breton déposée à la bibliothèque Luc Lacourcière de Beaumont<sup>3</sup> a été une importante source de renseignements ainsi que le site internet du programme PRDH de l'Université de Montréal et celui du site de généalogie «*Mes Aïeux*».

Toutefois, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir, au kiosque de la Société d'histoire des Filles du Roy au Salon des familles souches des 25,26 et 27 février 2013 à Place Laurier à Québec, que Martine Crosnier était dans la liste des Filles du Roy et que sa présence a été identifiée à L'Islet en 1680 ! J'ai éprouvé un sentiment de fierté, et même d'excitation, à l'idée que mon ancêtre ait été parmi ces femmes courageuses et déterminées à fonder des familles. Ma vision venait de changer. Que faisait-elle à L'Islet en 1680 alors que son mariage a été célébré à Château-Richer en 1669? Qu'est-ce qui l'a amenée sur la Côte-du-Sud? Quelle vie a-t-elle eue? Comment a-t-elle rencontré son Philippe? Combien d'enfants ont-ils eus? Où vécurent leurs enfants? Les réponses demeurent partielles, puisqu'il n'y a pas de témoins pour rendre compte des événements. Toutefois, les documents d'archives nous fournissent des éléments de réponses que l'on peut mettre en relation. La connaissance de l'environnement, de la façon de vivre, des coutumes, des récits historiques, entourant la venue des Filles du Roy

1 Le Programme de recherche en démographie historique a dressé une liste des immigrants établis en Nouvelle-France, avant 1766.

2 Inter Guide est un bottin téléphonique des résidences et places d'affaires de Bellechasse.

3 La Bibliothèque généalogique Fernand-Breton est également disponible à la bibliothèque de Sainte-Claire.



peut nous aider à imaginer leur quotidien. D'ailleurs le site Internet de la Société d'histoire des filles du Roy ([www.lesfillesduroy-quebec.org](http://www.lesfillesduroy-quebec.org)) donne accès à des articles intéressants et bien documentés. J'ai voulu partager avec vous et avec les Picard de Bellechasse le résultat des informations que j'ai trouvées sachant bien qu'elles sont partielles et que beaucoup reste encore à faire. Voici quelques fragments de la vie de Martine Crosnier, Fille du Roy, mon ancêtre.

### L'arrivée en Nouvelle-France

Née en 1645 à Fontaine-le-Bourg, diocèse de Rouen, en Haute-Normandie, fille de Pierre Crosnier et de Jeanne Rotreau, Martine Crosnier a 24 ans à son arrivée en Nouvelle-France à l'été 1669. Elle apporte avec elle une dote du roi de 50 livres ainsi qu'une dote personnelle de 200 livres<sup>4</sup>. Était-ce un héritage laissé par sa mère lors de son décès? Nous n'avons pas d'information sur sa vie antérieure. Pourquoi n'était-elle pas mariée à 24 ans alors que beaucoup de filles du Roy étaient âgées parfois de 12 ans? Elle devait posséder quelques effets personnels plus une «petite caissette» remise à chaque fille du Roy contenant: une coiffe de taffetas, une coiffe de gaze, une ceinture, des cordons de souliers, 100 aiguilles, un étui et un dé, un peigne, du fil blanc et gris, une paire de bas, une paire de souliers, une paire de gants, une paire de ciseaux, deux couteaux, un millier d'épingles, un bonnet, 4 lacets de fil, des toiles pour faire des mouchoirs, cols, cornettes et manches plissées.<sup>5</sup> Cette caissette est peut-être l'ancêtre du «coffre d'espérance» d'une époque pas si lointaine. Martine Crosnier a dû posséder la sienne. Elle serait partie de La Rochelle sur le *Saint-Jean-Baptiste*, un voilier de 300 tonneaux appartenant à l'armateur Toussaint Guénet. Des 164 passagers, 149 étaient des filles du Roy sous la direction de M<sup>me</sup> Bourdon, riche et généreuse veuve, amie de Marie de l'Incarnation. Le *Saint-Jean-Baptiste* était parti de La Rochelle le 15 mai 1669, mais la date d'arrivée semble imprécise. Toutefois, Maude Sirois-Belle rapporte dans son article que la traversée pouvait prendre de 2 à 3 mois: «... La traversée de l'Atlantique s'éternisait deux ou trois longs mois. Sans oublier la remontée éblouissante, mais très difficile du Saint-Laurent qui pouvait prendre encore des semaines, car il fallait souvent rallier Québec en barque à partir de Tadoussac (180 kilomètres en aval).» Est-ce que ce fut le cas pour Martine Crosnier, nul ne le sait, mais on peut penser que les traversées n'étaient ni faciles ni confortables. Rien à voir avec nos luxueuses croisières contemporaines. À leur arrivée, elles étaient accueillies chez Mme de la Peltrie, les Ursulines, M<sup>me</sup> Bourdon et les Hospitalières<sup>6</sup>.



Pont Picard à Saint-Charles-de-Bellechasse

### Le mariage

Les rencontres et les mariages devaient se faire rapidement, dans les trois premiers mois, semble-t-il. Mme Sirois-Belle rapporte ceci. «*L'intendant précipite le mouvement. Il n'est pas question qu'elles se prélassent une année durant avant de trouver mari. Et les messieurs aussi doivent se présenter dans les quinze jours qui suivent l'arrivée des demoiselles pour trouver une fiancée, sinon plus de permis de chasse, de pêche et de traite avec les sauvages...*» Il ne faut pas oublier que ces filles venaient en Nouvelle-France avec le devoir de fonder une famille. On peut penser que le contexte de la rencontre de Martine Crosnier avec Philippe Destroismaisons dit Picard ressemblait à cela. Ils se marièrent le 18 novembre 1669 à Château-Richer comme en fait foi la copie du registre. Philippe Destroismaisons dit Picard, né le 15 octobre 1637 à Notre-Dame-de-Montreuil, évêché d'Amiens, est répertorié dans le recensement de 1666-1667 sur la Côte-de-Beaupré dans la paroisse actuelle de l'Ange-Gardien comme domestique au service du sieur Bertrand Chesnay de la Garenne, riche commerçant ayant acheté le fief de Lotinville dans la seigneurie de la Côte-de-Beaupré.<sup>7</sup> Il a 29 ans.

Après son mariage, il achète en 1670, vers le 23 août, de Charles-Aubert de la Chesnay, une habitation de 2 arpents de front sur 1/2 lieu de profondeur à Château-Richer avec maison et grange et 8 arpents de terre faite. Au prix de 1000 livres remboursable par des versements de 50 livres par année. Une somme importante qu'il n'est pas capable de rembourser, car en 1679, il cède son habitation à Pierre Moisan à charge pour celui-ci de payer la rente annuelle de 50 livres à Charles Aubert de la Chesnay jusqu'au paiement final. De plus, à la même période, il passe une obligation à

4 «Martine Crosnier, fille du Roy et son séjour à L'Islet» par André Bérubé, président du comité du 350<sup>e</sup> anniversaire des filles du Roy de la Côte-du-Sud dans la revue le Hublot, journal communautaire de l'Islet, Volume 17, numéro 3, mars 2013, p.18

5 «Les filles du Roy, Des bords de Seine aux rives du Saint-Laurent, 1663-1673» par, Maud Sirois-Belle et ses «grands -mères Filles du Roy 6 ibidem

7 Répertoire du patrimoine culturel du Québec.

François Bélanger qui avait payé pour lui 200 livres à Mr de la Chesnay. Tous ces contrats ont été passés à la greffe du notaire Claude Aubert.<sup>8</sup>

La famille compte alors six enfants: Angélique (26-10-1670), Marie (2-06-1672), Françoise (01-01-1674), Marguerite (14-05-1675), Philippe (09-05-1677) et François (22-11-1678). Martine Crosnier a été fidèle à son engagement de fonder une famille. De plus, on l'imagine facilement seconder son mari dans ses tâches de défrichage, de culture, de jardinage. Ils connurent certainement des moments difficiles pour qu'ils se soient départis de tous leurs biens à moins qu'ils aient eu le désir d'aller voir ailleurs, car de nouvelles seigneuries s'ouvraient sur la Côte-du-Sud.

### Un nouveau départ

Le courage et l'esprit d'aventure ne leur manquant pas, on les retrouve en 1680 à L'Islet, en compagnie de René Cloutier et d'Olivier Michel dit Letardif, tous en provenance de Château-Richer.<sup>9</sup> Le 3 avril de la même année naît leur fille Louise. Un nouveau départ avec 7 enfants. Au recensement de 1681, ils possèdent 5 bêtes à cornes et quatre arpents de terre en valeur. Il a 44 ans, elle 36. Cinq autres enfants suivront: Geneviève (08-06-1682), Charles (22-05-1684), Anne (29-04-1686), Jacques (02-09-1688) et Agathe (16-01-1691). Ces enfants furent baptisés à Cap-Saint-Ignace. Philippe décède le 06-01-1689 à l'âge de 12 ans.

Martine avait 46 ans à la naissance de son dernier enfant. Son contrat a été bien honoré. Elle avait certainement une santé robuste. Toutefois, l'aînée Angélique s'est mariée à l'âge de 44 ans alors que ses soeurs se sont mariées entre 17 et 22 ans. Martine avait 69 ans lors du mariage d'Angélique. On peut penser que celle-ci était le «bras droit» de sa mère.

On ne sait pas combien de temps la famille demeura à Cap-Saint-Ignace, mais on sait qu'elle a déménagé à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Le lieu du mariage des filles nous donne toutefois quelques indications. Marie et Marguerite se sont mariées à Cap-Saint-Ignace en 1692 et 1699, tandis que Louise s'est mariée en 1702 et son mariage est inscrit dans la paroisse de Saint-Thomas de Montmagny, qui desservait Saint-Pierre à ce moment-là, comme les mariages de ses soeurs qui ont lieu après 1702. Donc, entre 1699 et 1702, Martine et Philippe déménagèrent à nouveau.

Les dates et le lieu de leur décès ne sont pas connus. On peut penser qu'ils finirent leurs jours à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, car, en 1709, ils firent don à leur



Mausolée de la famille Picard, au cimetière de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud.

filis Jacques, habitant Saint-Pierre, de la moitié de leurs biens: meubles, ustensiles bestiaux et autres effets en retour de leur charge. Martine avait 64 ans et Philippe 72. Il semble que les autres enfants ont manifesté leur désaccord, et qu'en 1713, l'intendant Jean Talon lui demande de faire un inventaire afin de faire un partage plus juste.<sup>10</sup> Leurs 3 fils Charles, François et Jacques s'établirent à Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud et y furent inhumés. Leur descendance fut nombreuse: François, 8 enfants dont 5 garçons, Charles, 6 enfants dont 2 garçons, Jacques 12 enfants, dont 8 garçons. En 1729, après 60 ans de mariage, Martine et Philippe comptaient déjà 101 descendants.<sup>11</sup> Ces descendants semblent être restés en majorité sur le territoire de la Côte-du-Sud et de Bellechasse. D'abord, Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, puis Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud. Jacques Daniau dit Laprise et Louise Destroismaisons, son épouse, étaient parmi les treize premières familles de Saint-François.<sup>12</sup>

En 1756 dans la seigneurie Livaudière, Alexis Destroismaisons est répertorié au sud de la rivière Boyer, Jean-Baptiste est dans le recensement de 1762 à Saint-Charles, et, plus tard, on voit des Destroismaisons dit Picard à Armagh, Saint-Philémon, Saint-Gervais. Les Destroismaisons dit Picard apparaissent aussi dans les registres de Montmagny, Saint-Jean-Port-Joli, Saint-Roch-des-Aulnaies, Sainte Louise.

Il ne faut pas oublier toute la descendance des filles qui ne transmettent pas leur patronyme, mais, comme leur ancêtre Martine Crosnier, transmettent la vie. Une toile d'araignée se tissant au fil des générations. L'oeuvre d'une vie qui commande le respect. Chapeau! à Martine Crosnier! Mission accomplie. Nicole Picard

8 Michel Langlois, Dictionnaire biographique des ancêtres québécois, 1608 à 1700

9 Léon Bélanger, prêtre, L'Islet 1677-1977, p. 24

10 Michel Langlois, Dictionnaire biographique des ancêtres québécois, 1608-1700.

11 Les Mémoires du Québec.

12 Louis-Philippe Bonneau, Robert Lamonde, Chronique de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud p.42

*En 1857, la paroisse d'Armagh se prépare à naître. Des prêtres font la desserte ou la mission depuis un moment, des familles de colons y étant établies. L'abbé Villeneuve fait état de la situation à son évêque et les citoyens font un requête pour avoir un prêtre et pourquoi pas une paroisse. Nous voilà 150 ans plus tard. Bonne fête Armagh!*

## *Lettre de l'abbé Villeneuve à son évêque*

St-Gervais, 25 septembre 1857

Monseigneur,

*Je suis arrivé hier au soir de la visite des trois townships, et je vous assure que si j'avais les bras aussi fatigués que les jambes, je serais bien en peine de vous écrire.*

*Les renseignements qu'on vous a donnés sur les townships ne sont pas bien exacts, et les chapelles ne sont pas aussi avancées qu'on l'a dit.*

*D'abord, il n'y a dans Mailloux que quatre familles résidentes; tous les gens sont établis dans Buckland où se trouve la chapelle; et il y a dans ce township 55 à 60 familles, et je suis presque certain qu'il y en aura l'été prochain pas moins de 80. La chapelle est couverte, et il n'y a plus que la moitié d'un côté à couvrir en bardeaux. Le plancher et les châssis sont entrepris, on pourra dire la messe dedans au moins au mois de novembre. On fera dès le printemps un petit logement pour le curé.*

*À Montminy, la chapelle est levée, mais elle n'est pas couverte; il y a assez de bois pour la couvrir, mais il n'y en a pas assez pour le plancher; le bardeau est encore à venir, les châssis sont à faire. On est obligé de se retirer dans une petite maison de vingt pieds sur dix-huit, et là, d'y faire tous les exercices du ministère. Il y a à Montminy soixante-cinq familles résidentes. La Société Drapeau n'est pas établie, comme on vous l'a dit, à Montminy; mais elle est établie à Montmagny, et par conséquent à une distance de cinq à six lieues.*

*À Armagh, la chapelle, disait-on, était terminée. Comme celle de Montminy, elle est simplement levée; le bois pour la couvrir est à peu près rendu, mais il n'y en a pas assez pour le plancher. Les billots sont au moulin et on ne tardera pas à les scier, on les emploiera immédiatement; ainsi, tout le bois pour les chapelles sera du bois bien vert, bon moyen de faire de l'ouvrage durable. De plus, pour pouvoir résister un peu au froid, dans ces chapelles, il faudrait les rembriller tout autour. Voilà où en sont les trois chapelles et on n'a presque plus d'argent.*

*Quant aux communications elles ne sont pas aussi faciles de proche que de loin. Il y a d'Armagh à Buckland cinq lieues dont une est presque impraticable; il n'y a en été qu'un chemin de pied bien misérable, et en hiver personne ne passe par là. Les terres sont prises de chaque côté de cette route, on m'a dit qu'on la ferait mettre passable l'été prochain. En attendant, il faut faire le tour par St-Lazare. Il y a, d'Armagh à Montminy, six lieues dont trois sont passables en été. Jusqu'à présent les gens venaient en hiver au moulin d'Armagh; mais actuellement on bâtit un moulin à quelques arpents de la chapelle de Montminy; il y aura donc deux lieues et demie de chemin dans le bois qui ne sera jamais ouvert, car les gens m'ont dit qu'ils n'auraient jamais besoin de passer par là; et en été, il n'y a pas moyen d'y passer un cheval: on y passe à pied, mais bien misérablement. Ainsi, pas d'autre moyen de desservir Montminy que de passer par St-Pierre. Beau petit tour à faire.*

*Voilà où en sont les chemins et les chapelles. Ainsi il est guère possible d'aller actuellement résider à Armagh du moins avant un an. S'il faut absolument que je desserve les trois townships, il faut que je me retire à St-Raphaël, et faire le tour en partie à cheval; car pour faire trois à quatre lieues à pied, pour moi, je suis incapable.*

*Je puis faire beaucoup d'ouvrage dans une grande paroisse, où il ne me faudra pas trop marcher, car je suis extrêmement sanguin et une longue marche suffit pour me donner une attaque d'apoplexie. Quoi qu'il en soit, je suis prêt à tout faire, car j'aime autant périr à présent que comme dans quelques années. Vous aurez occasion de voir à St-Michel plusieurs curés qui pourront peut-être vous donner quelques nouveaux détails sur les dits townships. Dans tous les cas, je ne pense pas pouvoir m'en charger avant un mois; car je suis revenu quitte de ma tournée pour une chauffaison et un grand mal des jambes.*

*Je suis, Monseigneur,  
Votre très humble serviteur.  
J.B. Villeneuve, ptre miss.*

## Autre lettre de l'abbé Villeneuve à son évêque

St-Raphaël, 18 janvier 1858

Monseigneur,

*Je suis parti la semaine dernière pour aller à Montminy; mais je n'ai point pu m'y rendre par rapport au mauvais temps. J'ai fait des voyages de misère une partie de l'automne ; j'ai été obligé de faire plusieurs fois de deux à trois lieues à pied ; j'ai attrapé des échauffements, et depuis quelque temps je saigne du nez à chaque instant et j'éprouve des maux de tête presque continuellement. Pour entreprendre à présent des voyages, où il me faudra beaucoup marcher, j'en suis incapable, car j'ai les jambes bonnes à rien.*

*J'ai fait la visite de mes townships, et il y a à Armagh 350 âmes, à Buckland 338 et à Montminy tout près de 300. Vous avez été mal informé, Monseigneur, quand on vous a dit qu'il y avait à Montminy une partie des gens de l'Île-aux-Grues ; malheureusement, il n'y a personne. Ce sont des gens de St-Pierre, de St-Thomas et de Berthier, et à part de 7 à 8 familles, je vous assure que le reste n'est pas ce qu'il y a de meilleur. Depuis l'élection de Casault, il y a trois ans, ces gens sont devenus inabornables. M. Sirois n'a reçu que des grossièretés chaque fois qu'il y est allé. C'est aussi de même qu'on m'a reçu, on m'a dit même qu'on n'avait pas besoin de prêtres, qu'on en voyait toujours assez : c'est M. Fournier qui les a fanatisés de la sorte. À cette élection, pas moins de vingt-cinq se sont parjurés.*

*S'il faut absolument que le même desserve les trois townships, pour moi, Monseigneur, j'en suis certainement incapable. Tout ce que je puis faire à présent, c'est de passer quinze jours à Buckland et quinze jours à Armagh ; je ne suis plus capable d'aller d'une semaine à l'autre dans une des deux missions. Ainsi, en passant deux dimanches à Armagh et deux à Buckland, j'espère pouvoir y suffire. Il devait y avoir des chemins partout pour aller d'une mission à l'autre, mais il n'y en a pas.*

*Un jeune homme d'Armagh se propose de commencer dimanche avec une fille mineure dont le père est absent, on ne sait pas au juste où le trouver. Il aimerait bien à se marier, mais je pense que le consentement de sa mère ne suffit point, d'autant plus que le père est un chicanier. Il faut aussi remarquer que ce jeune homme n'a pas fait sa première communion, mais je l'ai préparé à la faire.*

*Je n'ai pas encore reçu les conférences ecclésiastiques pour cette année ; j'aimerais bien à recevoir aussi les petites feuilles sur lesquelles se trouvent les bénédictions à faire avant et après un mariage.*

*J'ai nommé trois syndics dans chacun des townships : à Armagh, Chrysologue Roy, Isidore Langlois et Guillaume Théberge ; à Notre-Dame Auxiliatrice de Buckland, Jean-Baptiste Provost, Marcel Chabot et Léon Lortie.*

*Pour que mes lettres se rendent, elles doivent être adressées à St-Raphaël.*

*Je suis, Monseigneur,  
Votre très humble serviteur  
J.B. Villeneuve, ptre*

Suivant la chronologie des prêtres ayant desservi St-Cajetan d'Armagh, notée en 1944-45 par l'abbé Albert Painchaud dans le livre *Notes historiques* figurant aux archives paroissiales (p. 167-168), et que confirme le *Livre-souvenir* de 1963, le Révérend Jean-Baptiste Villeneuve est le premier «missionnaire» à avoir été nommé pour visiter régulièrement la jeune communauté, où une chapelle venait d'être bâtie.

Mais «vraisemblablement» depuis 1852, des prêtres étaient venus de St-Raphaël y célébrer la messe de temps à autre.

Au premier jour de son ministère, le 26 octobre 1857, l'abbé Jean-Baptiste Villeneuve ouvre le premier registre des baptêmes, mariages et sépultures. Le 24 mars 1858 marque la fin de son ministère à Armagh.

Le Révérend Christophe Lafontaine lui succède brièvement, du 27 juin 1858 au 4 septembre 1858, suivi immédiatement du Révérend Joseph Dumas, qui desservira la mission jusqu'à l'arrivée de Pierre Célestin Audet, le 27 octobre 1860.

1861

## Requête des colons d'Armagh pour un curé résident

Le texte et les 120 noms des requérants occupent près de quatre pages de format légal. La calligraphie est belle, et les prénoms et noms des requérants sont écrits de la même main. Le style et le vocabulaire en sont soignés, malgré une orthographe et une grammaire parfois défaillantes – **texte transcrit tel quel** ci-dessous : on accordait alors assez peu d'importance à ces détails de forme; de même pour certains patronymes : Labé, Larivé, etc., et pour quelques prénoms : Guillaume, George, Barthelemie...

Pour le fond, on retrouve la déférence d'usage : «Sa grandeur», notre «humble requête»; et surtout l'expression de l'importance d'une présence religieuse, vue comme le remède à la «misère» (le mot est répété). Les requérants ne manquent pas de détailler les avantages matériels (dîme... foin, patates, sucre) qu'ils s'engagent à fournir à leur futur curé «pour toujours» (*sic*).

La requête souligne l'importance, en nombre, de la population. Sur les cent vingt requérants, dont une seule femme (parce qu'elle est veuve – de Charles Turgeon), on relève quatre Turgeon, quatre Labé, quatre Allaire, six Lemieux, quinze Roy... Une autre source fait état de 660 âmes en 1862. On peut estimer que les requérants n'étaient pas tous de francs tenanciers adultes, et que figurent ici des noms de jeunes assez grands pour travailler à la ferme.

L'«heureux jour» de l'arrivée du premier prêtre résident n'est survenu que deux ans plus tard; en fait, une

notule, d'une autre main, fait état du dépôt de la requête seulement en septembre 1861, et l'on sait qu'après le départ pour Buckland du «brave» missionnaire Pierre C. Audet, l'abbé François Gagné a été vicaire à Armagh en 1862 pendant un an, jusqu'à la venue du premier curé, Louis Napoléon Francoeur, le 14 septembre 1863.

Saint-Cajétan D'Armagh 10 Mars 1861

Monseigneur

Vu le départ de notre brave missionnaire, & l'éloignement de nos Curé voisin, les misères que nous avons éprouvé dans la maladie, nous empressent de vous adressé cet humble requête vous demandant l'assistance d'un Prêtre résident, puisque hors de l'Eglise catholique, il n'y a point de salut.

Sa grandeur voudras bien Comprendre que la ou il n'y a point de prêtre la religion se séparent des habitant et la misère la remplace, au lieu que si nous avons un prêtre résident des maintenant et pour toujours nous payerons les dimes et oblations fidèlement, de plus un supplément de foin, de Patates, et de sucre est offert, un certain défrichement seras fait tous les ans sur la terre destiné au besoin du Curé, le dit suplément ne devras cesser que lorsque les revenu seront suffisant pour pourvoir au besoin du Curé ou Missionnaire, le nombre d'habitant est passablement grand et tous soupirent d'ardeur en attendant cet heureux jour ou l'assistance d'un prêtre leur seras accordé. Et en voici les noms

### Requête des colons demandant un prêtre résident

Armagh 10 Mars 1861

Alexis Chambertun	Wiltiam Allaire	Mathieu Allaire
Regis Roy	Isidore Langlois	Guillaume Fournier
Joseph Boulé	Eustache Langlois	Magloire Beaudoin
Augustin Labé	Louis Vésina	Hubert Talbot
Marcel Terrien	Frs. Th&ergc	Jean Lee lere
Frs [François] Forgues	Frs. Morin Tho	mas Dallaire
Hypolite Langlois	Anselme Lacroix	Benjamin Lessard
Charles Cadrin	Abraham Lacroix	Jean-Baptiste Fradette
Adolphe Roy	Augustin Leblond	Joseph Lapicm:
Charles Turgeon	Antoine Manceau	Antoine Thibeault
Benoit Fortin	Antoine Rousseau	Charles Thibeault
Chrysologue Roy	Charles Couture	JBte Boulanger
Octave Roy	Joseph Leblond	Jean Boutin
Jean Luc Roy	Pierre Bilodeau	Nazaire Mercier
Pierre Pellerin	Jean Labréque	Louis Boutin
Elzéar Pellerin	Pierre D'aigle	Joseph Lessard
Barthelemie Lacombe	Ouilleurne Lemieux	Guillaume Langlois
David Lemicux	Pierre Langlois	Clémct Pellerin
Guillaume Lemieux	Herménégilde Allaire	Ludger Pellerin
George Roy	Frs. Matho	Pierre Pellerin

Eusèbe Lacroix	Vital Royer	Honoré Corriveau
David Breton	Pierre Langlois	Guillaume Théberge
Olivier Lemieux	Edouard Roy	Xavier Théberge
Bélone Boivin	Frs. Olatigné	Narcisse Roy
Louis Noël	Didace St. Pierre	Frs. Roy
Justinien Dallaire	Pierre Boissonneau	David Roy
Nazaire Dubreuil	Abraham Brousseau	Magloire Roy
Joseph Gagné	Vilmert Brousseau	Pierre Boutin
Michel Roy	Jean Roy	Pierre Isabel
Valier Lemieux	Edouard Roy	Marcel Labé
Edouard Larochel	Antoine Boivin	Xavier Gaulin
Joseph Asselin	Frs. Aubé	Cyprien Larivé
André Raté	Pierre Aubé	Alexandre Gaulin
Frs. Dupon	Nazaire Labé	Simon Oaulin
Philibert Larochel	Alexandre Gagnon	Veuve Charles Turgeon
Eusèbe Boneau	Gabriel Labé	William Turgeon
Xavier Boneau	Jacob Bellanger	George Turgeon
Jean Morin	Nicolas Bernard	Prudent Boissonneau
George Leblond	Frs. Lemieux	André Roy
Prudent Morin	Louis Allaire	Niel Mc Niel

N. B. Cette requête n'a été présentée qu'en septembre ]

[ Cote des Archives de l'Archidiocèse de Québec : AAQ 61 CD - ARMAGH 1 (I : 24) ] - [ Notule de classement :

## Le curé Laflamme

# Trois ans de ministère à Armagh (1929-1932)

par René Minot

Analyse sommaire de ses Notes historiques

Si le ministère de l'abbé Laflamme a été l'un des plus brefs - trois ans -, de l'histoire des curés d'Armagh, il a été marqué par un profond renouveau dans l'esprit de la communauté armageoise. On peut penser que son vicaire, l'abbé Honorius Leclerc, dont quelques personnes ont encore le souvenir direct, y a contribué, sans qu'on puisse évaluer son apport.

Il est clair, dès la note initiale de l'abbé Alfred Laflamme, que le curé écrit ces lignes «pour ceux qui les verront plus tard.» Il se sait un témoin qui sera un jour entendu. Quatre-vingts ans plus tard, en effet, les descendants de ses paroissiens des années 1930 peuvent prendre connaissance de cet aspect de leurs racines culturelles et matérielles. Et quatre-vingts ans, c'est aussi le délai que les autorités de notre archidiocèse de Québec estiment raisonnable pour la publication de documents de la sorte.

### Les Notes historiques de Saint-Cajetan d'Armagh

Le texte du curé Laflamme se trouve dans un livre de notes, aux pages prénumérotées jusqu'à la page 288, et figurant aux archives de la paroisse d'Armagh. L'examen de l'écriture montre que la page de couverture et la page de garde sont d'une autre main que celle de l'abbé Laflamme. Celle du curé Louis-Philippe Côté? On peut le croire.

On peut aussi émettre l'hypothèse que celui-ci y avait contribué avant la venue de son successeur, probablement au long des pages 1 à 112, au cours de ses vingt et un ans de ministère à Armagh. Mais ces pages ont été soigneusement découpées aux ciseaux. Par qui et quand? Par le père Côté à son départ en 1929? Sont-elles perdues à jamais?

Les notes restantes sont de la main des quatre curés qui lui ont succédé :

- J. Alfred Laflamme (1929 – 1932) [pages 113 à 130], l'objet de cette présentation;
- J. Évariste Boucher (1932 – 1940) [pages 131 à 165];
- J. Louis Bonenfant (1940 – 1944) [page 166 : seulement 9 lignes];
- Albert Painchaud (1944 – 1948) [pages 166 à 175].

L'intérêt des notes laissées par ces prêtres est très inégal.

Les neuf pages du curé Painchaud se limitent à une liste des prêtres ayant desservi Armagh jusqu'en 1945 et à la liste précise - et précieuse - des documents relatifs à l'affaire épineuse du cimetière sous son prédécesseur, entre 1941 et 1944.

Les quelques mots laissés par l'abbé Bonenfant au début de son ministère ne concernent que les détails d'achat de candélabres et d'un tapis de chœur. Le curé Bonenfant a eu d'autres priorités que de rédiger des notes pour une postérité incertaine.

L'abbé Évariste Boucher, lui, donne le détail des mille et

une activités de la paroisse, les noms des personnes qui s'y impliquent, les démarches qu'il effectue pour animer une communauté en heureuse effervescence. Un des intérêts historiques de sa contribution est qu'il a inclus, collés dans ce cahier de notes, les feuillets et les programmes imprimés des «Soirées récréatives et musicales» (il y en a neuf, entre 1934 et 1939). On a beaucoup aimé, à Armagh, les années du curé Boucher, un homme d'action, dynamique et ouvert.

### L'abbé J. Alfred Laflamme : témoin et en mission

#### Trouver sa place

L'apport du curé Laflamme a un intérêt différent et peut-être plus profond : ce qu'il note, ce sont moins des détails sur des événements que ses observations et ses réflexions sur la communauté. Il se sent investi d'une mission et s'y applique avec finesse, discrétion, patience, méthode et détermination. Quand il note ce qu'il fait et pense, ce n'est jamais avec le «je» de la 1<sup>re</sup> personne, mais avec le «nous» qui l'inclut au milieu de «ses» gens; ou encore avec «le curé», à la 3<sup>e</sup> personne, comme s'il était vu par un observateur extérieur ou filmé par une caméra. On perçoit un peu l'ancien professeur de Lettres, aux yeux de qui «le moi est haïssable».

Pour l'abbé J. Alfred Laflamme, succéder au père Louis-Philippe Côté était un défi de taille. Celui-ci, qui n'avait pas de vicaire, avait oeuvré en franc-tireur pendant plus de deux décennies. Formé à Montréal par les Jésuites, l'abbé Côté, on peut l'imaginer, était sûrement un esprit brillant, peut-être marginal : à la fois moderne (il a implanté le mouvement coopératif d'Alphonse Desjardins dans la communauté) et conservateur (il ne bousculait guère ses ouailles, semble-t-il). Il a laissé un héritage assez fort et positif pour que son nom serve aujourd'hui encore, en 2013, à désigner une résidence de qualité destinée aux personnes autonomes.

#### Éduquer

L'héritage de deux décennies de relations coutumières curé - paroissiens était lourd pour le nouvel arrivant, même si, proche de la cinquantaine, il n'était pas un débutant. Le curé Laflamme veut changer des choses, et cela dans la stricte perspective des lignes directrices de l'archevêché.

Lutte contre l'alcoolisme, que peut-être il surestime et qu'en tout cas il démontre. Lutte contre le blasphème : pour cela, il va multiplier les cérémonies à l'église et les incitations à la prière en famille. C'est d'abord dans l'éducation à l'école, avec la modernisation de quelques pratiques pédagogiques, qu'il va vite intervenir.

Cependant, son objectif concret, qu'il a la sagesse de mettre apparemment en veilleuse, est que soit bâtie une nouvelle église. C'est là qu'on l'attend.

#### Concilier spirituel et temporel

Il sait que les gens d'Armagh sont pauvres, mais souvent solidaires dans les épreuves. Ainsi, après le passage désastreux d'une tornade en juillet 1930, et avec son expérience de six ans à la Procure du Collège de Lévis,

il va jouer un rôle précis et judicieux de gestionnaire de l'aide matérielle et financière aux plus éprouvés.

Et bien sûr, il veille aux comptes de la paroisse. Non sans peine, d'ailleurs, car il «éprouve une certaine difficulté à faire accepter le tarif diocésain.»<sup>1</sup> Mais il reste animé par son projet, tenu d'abord discret, d'une nouvelle église et d'un presbytère moins inconfortable. Car il fait les comptes, et il y a quand même des sous.

Même la crise économique, dont il note les effets de plus en plus dévastateurs sur la population, ne l'empêche pas de garder le cap sur la grandeur de l'Église-institution et sur la dignité de l'église-bâtiment culturel : ainsi, l'achat de la statue de saint Cajetan, patron de la paroisse, lui semble une bonne chose, y compris en période de misère générale.

### Le travail de la terre

Le curé Laflamme, un Lévisien ancien enseignant au Collège de Lévis, «parachuté» en milieu rural et forestier, est représentatif d'une façon, fréquente dans l'Église catholique de l'époque, de voir les paroissiens de la campagne: les colons, les habitants, comme on a souvent désigné les cultivateurs - avec ou sans nuance de mépris -, sont censés cultiver la terre.

Or, à Armagh, «nos gens», écrit-il, sont «peu attachés à la terre.» Pire : ils se complaisent dans les bois! Au fond, vivre de la forêt, aux yeux du clergé canadien-français, ce n'est pas très catholique...

De fait, l'Église de chez nous, héritière des mentalités du Vieux Monde, s'est souvent fermé les yeux sur la difficulté d'exploiter de nombreuses régions, comme celles du rebord du plateau appalachien, ou celles des Laurentides, entre autres, qui n'étaient guère propices à l'agriculture. Le blé, si noble, ne réussit pas dans nos terres froides, pauvres, où ne poussent que... des roches! Au moins, dans la forêt, on trouve du gibier, des petits fruits, des érables à sucre, et du bois pour, minimalement, construire, meubler et chauffer une maison. Pas étonnant que les hommes délaissent la culture et les labours, et souvent s'expatrient, l'hiver, dans les chantiers, ou définitivement vers d'autres régions du pays ou vers la ville : «Puisse-t-ils ne pas trop s'en repentir !», commente, attristé, le brave curé Laflamme...

### L'obsession de la «bagosse»

Là où sa campagne éducative peut aujourd'hui faire sourire, c'est quand il part en guerre contre la bagosse<sup>2</sup> «La bagosse ! Voilà l'ennemi ! [...] La bataille est loin d'être gagnée.» «On en fait presque dans toutes les familles, et naturellement on s'empoisonne, on empoisonne les enfants. La moitié peut-être de nos misères proviennent de là : rachitisme, imbécillité, développement intellectuel inférieur, infirmités de toutes sortes, fausses couches, etc.»

Il y a du vrai, sans doute. Mais, radical sur cette question, le prédicateur chrétien se situe dans la ligne dure de la prohibition de son époque. Car en réalité, dans la plupart des familles, on ne consommait la bagosse-maison qu'occasionnellement, lors de célébrations. Et puis, on sait qu'un «p'tit coup» de fort, quand on est dans la misère, quand on s'échine dans le froid, ça redonne du cœur au ventre! «Pour notre commodité», disent les

habitants. Cependant, quand le curé évoque, dans le 8<sup>e</sup> Rang, «un trou qu'il faudrait pourtant fermer», on peut croire qu'il pensait aussi à d'autres consommations que de la boisson... Il est curieux, quatre-vingts ans plus tard, d'observer encore, dans ce même secteur du territoire armageois, un lieu à la réputation un peu suspecte...

### Projets, progrès, dans l'Espérance

Quoi qu'il en soit, le curé Laflamme les connaît bien, ses paroissiens; il sait qu'avec «ses» gens, il faut proposer du nouveau : agrémenter la vie scolaire par une belle distribution de prix et lancer les enfants dans de gentils petits spectacles. Il faut fédérer les acériculteurs, rassembler les fermières, réunir les femmes – qui, par ailleurs, sont «honnêtes» - sous le patronage de sainte Anne. À l'église, on va enseigner le chant grégorien.

Nous ne saurons sans doute jamais si c'est dans le cœur de l'abbé Alfred Laflamme qu'a germé l'idée grandiose d'une église exceptionnellement vaste comme celle d'Armagh. Le fait est que, nouveau curé, il a été assez prudent pour ne pas se mettre à dos ses paroissiens et a su attendre des mois avant de dévoiler ses intentions, qu'il ne présente d'ailleurs jamais comme les siennes, mais comme celles de la hiérarchie.

Enfin, il a su rallier les bonnes volontés en mettant en œuvre la dignité et la beauté d'une pratique religieuse exemplaire et pieuse. Bref, de quoi faire saliver bien du monde!...

La crise économique du début des années 1930, puis des ennuis de santé n'ont pas permis au curé Laflamme d'assister de près au développement de son cher projet et à la construction du nouveau sanctuaire.

Mais il avait observé et noté les progrès de ses paroissiens : nombre de communiant, «concoure» (= présences) nombreux à plusieurs célébrations, participation des notables aux bonnes œuvres, fierté et solidarité des Armageois. Et, consolation suprême pour un curé : éveil de vocations religieuses parmi les jeunes gens et les jeunes filles. Quant aux homélies du curé Laflamme, dont témoigne son *Cahier des Prônes*, tenu avec grand soin, ce sont des pièces d'anthologie portant sur les bons vieux thèmes de la «modestie» des femmes et des filles, de la danse dans les familles, et surtout de la boisson, particulièrement en période d'élections!

### Conclure en beauté

Il n'est dès lors pas surprenant que le curé Laflamme, dont le saint ministère était maintenant loin d'Armagh, ait été invité à revenir pour y prononcer, le lendemain de la bénédiction de l'église par Son Éminence le cardinal Villeneuve, le sermon de la seconde grand-messe des fêtes inaugurales de la nouvelle église d'Armagh. C'était le 16 juillet 1934 : un triomphe!

RM    Juillet 2012 – Février 2013

1 - Le «tarif diocésain», qui, entre autres, fixe le coût des baptêmes, des mariages et des funérailles, avait été révisé et uniformisé en 1928 (MEQ, vol. 3, p. 337-344, 2 avril 1928).

2 - Bagosse : terme québécois familial qui désigne l'alcool de fabrication domestique - et illégale.

On pourra consulter les *Notes historiques du curé Laflamme* sur le site internet de la Société historique de Bellechasse à [Article des membres www.shbellechasse.com](http://Article%20des%20membres%20www.shbellechasse.com)



Armagh, une église monumentale dans un pays neuf. Ph. Paul St-Arnaud

## Saint-Vallier et Armagh Des patrimoines religieux diversifiés

Par Gisèle et Jean-Pierre Lamonde

Nous profitons des fêtes-anniversaires de Saint-Vallier (300<sup>e</sup>) et d'Armagh (150<sup>e</sup>), pour présenter quelques éléments du patrimoine religieux de ces deux municipalités. D'abord, et on ne le mentionne pas souvent, ces anniversaires sont d'abord ceux de la fondation des paroisses plutôt que des municipalités. La paroisse de Saint-Vallier se nomme Saint-Philippe et Saint-Jacques, alors que celle d'Armagh est celle de Saint-Cajetan. Particularité inusitée, les deux églises ont été construites dans les mêmes années, et l'ornementation intérieure a été confiée à la même maison, Barsetti et Frère.

### Saint-Philippe et Saint-Jacques



Peinture représentant saint Philippe, un des deux saints patrons de la paroisse, sur le mur du transept gauche. Ph. Yvan Gravel

Dans Bellechasse, les plus anciennes traces de l'activité religieuse se situent à Saint-Vallier, au temps de la Seigneurie de La Durantaye concédée à Olivier Morel de la Durantaye en 1672. Dès 1693, une paroisse distincte fut érigée pour toute la seigneurie sous le nom de Saint-Laurent-de-la-Durantaye, lequel fut changé en Saint-Michel-de-la-Durantaye. Le premier curé, désigné en 1700, est l'abbé Joseph-Martin Turpin. Il s'installe dans un petit bâtiment mis à sa

disposition par Jacques Corriveau et l'aménage en chapelle-presbytère. En 1702, une première chapelle dédiée à sainte Anne est bâtie sur la terre du même Corriveau. En 1713, l'évêque de Québec décide de séparer ce territoire en deux paroisses qui auront des destins bien différents : en gros, Saint-Michel à l'ouest de la rivière Boyer, et Saint-Philippe et Saint-Jacques à l'est. L'abbé Michel Poulin prend possession de la cure en novembre 1714. En 1719, le fils Morel, héritier de la partie est de la seigneurie, s'en départit en faveur de Mgr Jean-Baptiste de La Croix de Chevrières de Saint-Vallier (1653-1727), deuxième évêque de Québec de 1688 à 1727, qui l'achète pour les sœurs de l'Hôpital Général de Québec. En 1720, les sœurs en prennent possession et la seigneurie porte dorénavant le nom de Saint-Vallier. Le patronyme de la municipalité, constituée en 1845, s'inspire du nom de la seigneurie donné jadis aux religieuses.

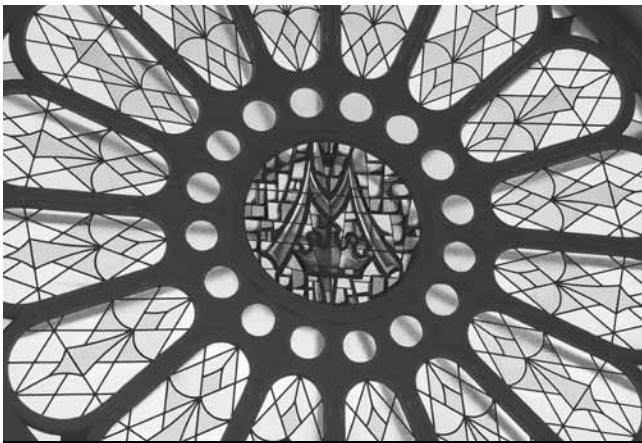


Armagh, sculpture en bois représentant sainte Anne et Marie, œuvre de J. J. Bourgault, Ph. Yvan Gravel





Armagh, oeuvre de Barsetti & Frère en mosaïque représentant saint Joseph. Ph. Yvan Gravel



Saint-Vallier, les murs est et ouest sont percés chacun d'une immense rosace formant des vitraux colorés. Ph. Yvan Gravel

Les paroissiens de Saint-Philippe et Saint-Jacques se donnent une première véritable église, en pierre, commencée en 1712 et terminée en 1716. Elle sera agrandie en 1744. Elle était située sur le site de l'actuel cimetière, plus près du fleuve. Le premier seigneur, Olivier Morrel de La Durantaye, a été inhumé sous son banc dans cette première église. Un presbytère en pierre aurait été construit avant 1730. La population continue à croître et l'église a beaucoup vieilli. Elle sera démolie en 1906, à la suite de la construction, cinq ans plus tôt sur le site actuel, d'un temple plus imposant qui sera détruit par le feu en 1931. Les citoyens de Saint-Vallier peuvent s'enorgueillir d'un magnifique presbytère, spécimen évolué de la maison « canadienne ». La toiture avant compte à elle seule huit lucarnes et son arête est percée de deux cheminées en pierre. À l'intérieur, on peut



Dans le chœur de l'église d'Armagh, le marbre prend une place majeure. Les effets de la lumière sur le matériau, le terrazzo, le fer forgé et le bois produisent des couleurs riches. Ph. Yvan Gravel



Armagh, mosaïque représentant une station du chemin de la croix, oeuvre de Barsetti & Frère. Ph. Yvan Gravel

encore voir les lieux qui servaient de salle des hommes au rez-de-chaussée et, à l'étage, de salle des femmes. C'est là que les habitants, après la grand-messe du dimanche, se reposaient, mangeaient un peu et discutaient en attendant les vêpres et l'instruction religieuse. Sa construction fut achevée en 1850, près de la vieille église d'en bas maintenant disparue. Le presbytère fut déménagé à son emplacement actuel en 1904. Malgré l'incendie de 1931, Saint-Philippe et Saint-Jacques possédait jusqu'à récemment une importante collection de vases sacrés signés par les plus grands maîtres du

18<sup>e</sup> siècle. La fabrique s'en est finalement départie au profit du Musée National des Beaux-arts du Québec où, à l'occasion, certaines de ces pièces sont exposées au public.

### Héritage patrimonial religieux de Saint-Vallier

Si l'église du début du 20<sup>e</sup> siècle existait encore, elle se classerait parmi les premières pour son ornementation intérieure. Elle fut hélas la proie des flammes et les paroissiens décidèrent que la nouvelle ne brûlerait pas. L'église actuelle fut édiflée en 1932 selon les plans de l'architecte J.-Aurèle Bigonnesse par l'entrepreneur F.X. Lambert. Sa structure interne est en acier et le revêtement en béton couvert de plâtre. La pierre de ses murs extérieurs est celle de l'église incendiée. Le clocher est massif et la toiture est en tôle à la canadienne. C'est sous l'autorité du curé Pageot que la décoration intérieure de l'église est complétée en 1953. Un décor peint constitue la majeure partie de l'ornementation intérieure. Les fresques murales et celles de la voûte du chœur en cul de four ont été réalisées par *Barsetti et frère*. La voûte du chœur est parsemée d'étoiles, montrant Marie accompagnée de deux anges. Sur le mur avant de la nef, les saints patrons Jacques et Philippe. Les fresques de Barsetti entre les arches illustrent, en latin, les seize attributs de la Vierge. L'autel latéral gauche est consacré à saint Joseph et celui de droite à la Sainte Vierge. Chacun des murs de la nef comporte une immense rosace avec vitraux, à la manière des cathédrales. Des lustres en cristal de Bohême éclairent la nef.

### Saint-Cajetan d'Armagh

Déjà en 1852, des gens venus entre autres de Saint-Vallier, Saint-Michel et Saint-Raphaël avaient élu domicile sur le territoire de la future paroisse Saint-Cajetan qui sera d'ailleurs longtemps considérée comme une desserte de Saint-Raphaël. En 1857, les habitants

adressent une pétition à l'archevêque pour obtenir l'autorisation de construire une chapelle en bois qui sera réalisée la même année. L'archevêque désignera alors en la personne de l'abbé Louis-Napoléon Francoeur un premier prêtre missionnaire qui procédera à l'ouverture des registres. Quelques années plus tard, les habitants, à l'étroit dans une chapelle plutôt rustique, font une nouvelle requête pour la construction, cette fois, d'une première église. Les travaux avancent lentement et ce n'est cependant qu'en 1876 que les architectes Duplain et Tanguay, de Québec, soumettront des plans pour la finition intérieure du temple. Un nouveau presbytère sera mis à la disposition du pasteur en 1877 et l'érection canonique de la paroisse sera décrétée en 1882. En 1902, on installe les nouvelles cloches commandées à une fonderie de Haute-Savoie (France).

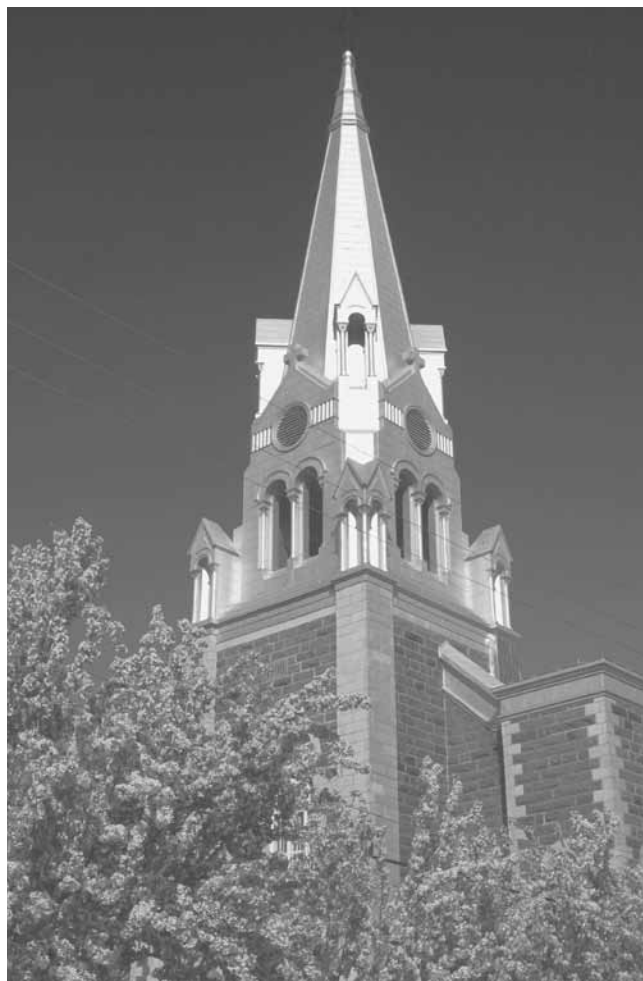
### Héritage patrimonial religieux d'Armagh

Le patron de la paroisse serait saint Cajetan ou Gaetan de Thiene, alors que le terme Armagh appartient au canton du même nom érigé depuis juillet 1799. La paroisse s'est développée, l'église a vieilli et même si on y a construit des tribunes, elle ne suffit plus aux besoins. C'est ainsi qu'en 1933, on entreprit la construction d'un nouveau temple, à la mesure des ambitions des habitants et de leur curé qui aurait cru que son église deviendrait le chef-lieu d'un diocèse. L'église actuelle, d'acier et de béton, est conçue par Pierre Lévesque, le fils adoptif de l'architecte de renom David Ouellet. Construite en 1933-34 par l'entreprise Poudrier et Boulet, son plan au sol a la forme d'une croix latine avec chœur en saillie et abside à pans coupés. La voûte en forme d'arc polygonal, donne à l'ensemble un air massif et imposant. La nef comporte trois vaisseaux et une tribune à l'arrière. La voûte et les murs intérieurs sont recouverts de plâtre. Fait unique en Bellechasse, le plancher est en *terrazzo*, mélange d'agrégats de marbre,



Vue générale du chœur de l'église de Saint-Vallier, éclairé par des lampes au cristal de bohême. Le marbre et la mosaïque, le fer et le bois sont admirablement assortis. Ph. Yvan Gravel

granit et verre liés et polis. Les murs extérieurs sont en pierre de taille, la toiture en tôle pincée, et un majestueux clocher domine la façade. L'éclairage naturel du chœur vient des fenêtres octogonales situées en hauteur et ornées de véritables vitraux fabriqués par la Maison Barsetti et frères d'Orsainville. C'est à cette maison que l'on doit également certains éléments intérieurs de l'église de Saint-Vallier. Il faut attendre 1961 pour que la finition intérieure soit entreprise. L'architecte Albert Leclerc est alors mandaté pour en faire les plans. La firme Barsetti mentionnée plus haut fut chargée du revêtement en plâtre de toute la surface intérieure de l'église, des marbres du chœur et des nouveaux autels, dont le maître-autel et une table de communion dans le même matériau. Le contrat comprenait également l'aménagement du baptistère, la construction de six confessionnaux et la confection de verrières en verre antique sur plomb pour toutes les fenêtres de l'église. Les chandeliers de l'autel principal ont été sculptés par Médard Bourgault de Saint-Jean-Port-Joli. Un orgue de la Maison Casavant et frères, opus 1858, avait été acquis en 1945. Mentionnons en outre que la croix du clocher est l'œuvre de Philippe Métivier de Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland. Les statues du Sacré-Cœur et de saint Cajetan ornent le parterre devant l'église. L'aspect le plus impressionnant de l'église d'Armagh est sans contredit son chœur à cinq pans, chacun éclairé par une fenêtre de forme octogonale comportant un vitrail. Les plaques de marbre placées sous chacune des fenêtres, côtoyant le mobilier en bois vernis, confèrent à cette partie de l'église un aspect d'une grande solennité. Vue du chœur, la lumière qui pénètre au petit matin par la verrière au-dessus du grand orgue constitue à elle seule un spectacle.



La flèche massive de l'église de Saint-Vallier, pointant vers le ciel, mais bien ancrée au bâtiment. Ph. Paul St-Arnaud



Le presbytère de Saint-Vallier, spécimen évolué de la maison « canadienne ». La toiture avant compte à elle seule huit lucarnes et son arête est percée de deux cheminées en pierre. Ph. Yvan Gravel

# Le township, une subdivision héritée de l'Antiquité

par Pierre Prévost

Avant d'amorcer un voyage dans le temps qui traitera des systèmes de division des terres, l'auteur tient à mentionner que la dénomination «*township*» est utilisée dans le texte. Sa traduction libre par le mot d'expression française «*canton*» à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle demeure controversée.

## Un peu d'étymologie

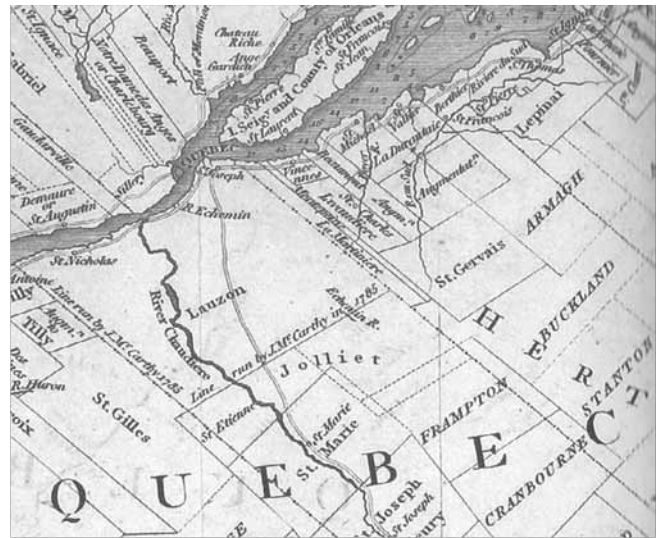
Le mot «*township*» viendrait du vieil anglais *tunscipe*, «*tun*» exprimant le mur de fortification autour d'un peuplement alors que le mot anglo-saxon «*scip*» devenu «*shape*» exprime la forme. Par contraction, on obtient la forme ou superficie comprise en dedans de l'enceinte et, par extension, le territoire occupé en deçà des frontières de l'agglomération. À la suite au déclin du système féodal, l'Angleterre d'Henri XIII a prescrit la division des terres en townships, une division administrative semi-autonome apparentée à la paroisse en ce que le township possède son village et sa propre église.

## Un mode de division britannique

Sous la domination anglaise, le mode de concession des terres en seigneurie perdure un certain temps. Ainsi, le 27 avril 1762, le général Murray concède comme seigneuries, deux importantes étendues de terre de part et d'autre de la rivière Malbaie : Murray Bay et Mount Murray. Cependant, des instructions données le 7 décembre 1763, l'enjoignent «*d'établir des townships de dimension et d'étendue suffisantes aux endroits qu'il jugera les plus favorables*». Par ces instructions, le gouvernement britannique veut mettre un terme au système seigneurial et introduire le principe de l'établissement de townships ainsi que la concession des terres sous la tenure libre de redevances du «*franc et commun socage*». Le mode seigneurial français perdure néanmoins dans la Province, comme en témoigne la création en 1786 de la seigneurie de Shoobred (péninsule gaspésienne).

Au cours de la Guerre de l'Indépendance américaine (1775-1783), le gouverneur Haldimand refuse l'établissement de réfugiés le long des frontières préférant laisser les lieux aux Canadiens d'origine française. Son successeur Guy Carleton, qui l'avait aussi précédé, en décide autrement à la satisfaction d'influents sujets britanniques. L'arpenteur général Samuel Holland est alors mandaté pour la désignation des superficies mises à la disposition des loyalistes et des colons venus d'Écosse. Étant donné que les colons de Nouvelle-Angleterre répugnent à la tenure seigneuriale, Holland procède à un arpentage le long du Haut-Saint-Laurent et sur les bords du lac Ontario. Dès l'été de 1784, ces superficies uniformes et déterminées accueillent de forts contingents de loyalistes.

En 1791, la «*Province of Quebec*» cesse d'exister et se scinde en deux entités distinctes, le Haut-Canada et le



Extrait Détail d'une carte attribuée à Samuel Holland intitulée «*A new map of the Province of Lower Canada describing all the Seigneuries, Townships, etc.*» éditée d'abord à Londres en 1802 puis reprise subséquemment.

Bas-Canada. Avec cet acte constitutionnel, le système de la division du territoire en townships s'implante définitivement et les concessions se feront dorénavant sous une tenure différente de celle des censives du régime seigneurial : «*Toute les terres à concéder dans la province du Haut-Canada le seront désormais en franc et commun socage [sic] de la même manière que les terres sont maintenant tenues en franc et commun socage dans cette partie de la Grande-Bretagne nommée Angleterre. Dans tous les cas où les terres seront dorénavant concédées dans ladite province du Bas-Canada et où le concessionnaire en désirera la concession en franc et commun socage, elles seront concédées suivant cette tenure...*» (Article XLII de l'Acte constitutionnel de 1791).

Le 16 septembre 1791, des instructions sont transmises à lord Dorchester lui donnant «*pleins pouvoirs et autorité*» pour ériger des townships à partir des terres de la Couronne. Elles spécifient en outre l'étendue des concessions, les conditions de défrichement, la réserve d'un septième de la superficie du township pour le soutien du clergé protestant et une autre réserve de même étendue pour les besoins du Gouvernement. Plus tard, les très anglophiles gouverneurs Milnes et Craig encouragent à leur tour l'établissement d'une population anglophone dans les townships du sud du Bas-Canada, les «*Eastern Townships*» par opposition aux «*Western Townships*» du Haut-Canada, dans le but ultime de renverser les députés canadiens alors majoritaires en Chambre. Selon James Craig, tant que la majorité des habitants ne sera pas anglaise, les désordres d'ordre linguistique et religieux règneront. De 1793 à 1811, plus de 3 millions d'acres de terres

publiques sont distribués à 200 favoris sans l'obligation d'établissement. Par ailleurs, cinq seigneuries sont concédées entre 1823 et 1824, une tenure à laquelle vient mettre un terme l'Acte seigneurial de 1854.

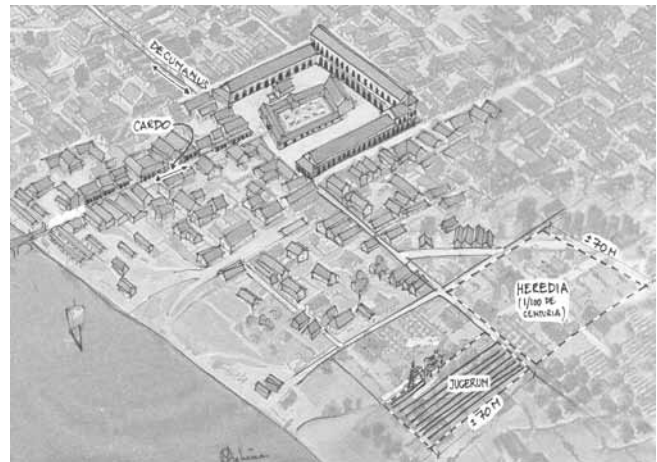
Le township type est un carré de 10 milles de côté (environ 16 km), adossé occasionnellement aux seigneuries existantes comme dans le cas d'Armagh ou par des rivières plus ou moins navigables. Ce vaste carré qu'on veut le plus régulier possible est divisé en 11 rangs de 28 lots pour un total de 308 parcelles. Une bande de terrain jouxtant le lot (5%) est réservée à la couronne pour la construction de chemins.

### Avant tout un héritage romain

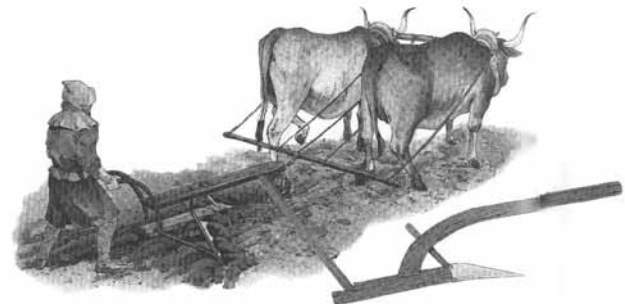
Les Britanniques avaient goûté jadis à de rudes invasions, notamment celle des Romains. À partir de l'an 43 de notre ère, les légions de l'empereur Claude occupent la partie utile de l'île Britannia pour la transformer en unité administrative, la *province*, un mot rappelant que ce territoire était «pour les vaincus». Les Romains construisent alors des routes, des ponts et des postes fortifiés qui deviennent bientôt des bourgades romano-bretonnes et y reproduisent un schéma qui a fait ses preuves dans le reste de l'Empire, la centuriation du territoire ou *ager centuriatus*.

L'arpenteur ou *agrimenseur* choisit d'abord le centre de la future ville ou *umbilicus soli*. Il décide ensuite de l'orientation des voies, par défaut selon les points cardinaux. À l'aide de la *groma*, il trace deux axes routiers à partir du centre choisi. Le premier est en direction est-ouest, et s'appelle *decumanus maximus*. Le second, dit *cardo maximus*, est orienté nord-sud. Ces deux routes sont prolongées hors de l'enceinte de la ville par des portes pratiquées dans les fortifications. Sur tout le territoire agricole environnant, on trace successivement des *cardines* et les *decumani secondaires* à des intervalles de 100 arpents romains ou 100 *actus* (environ 3,5 km par intervalle). Le territoire obtenu, le *saltus*, est subdivisé ensuite en *centuriae* carrées de 20 *actus* (710,40 m) de côté.

Après l'achèvement des routes, les terrains de la *centuria* sont distribués aux citoyens, militaires



Ce croquis d'une cité romaine illustre la division du territoire selon la centuriation. Le «cardo maximus» et le «decumanus maximus» sont les axes à partir desquels s'organise le parcellaire. La plus grande unité, le «saltus», se divise en plusieurs «centuriae», chacune étant divisée en 100 «herediae» et chaque «heredia» vaut deux «jugerum», soit la surface qu'un joug de bœufs peut labourer en une journée. Adaptation d'un dessin du Museum of London par Marie-Josée Deschênes, 2013

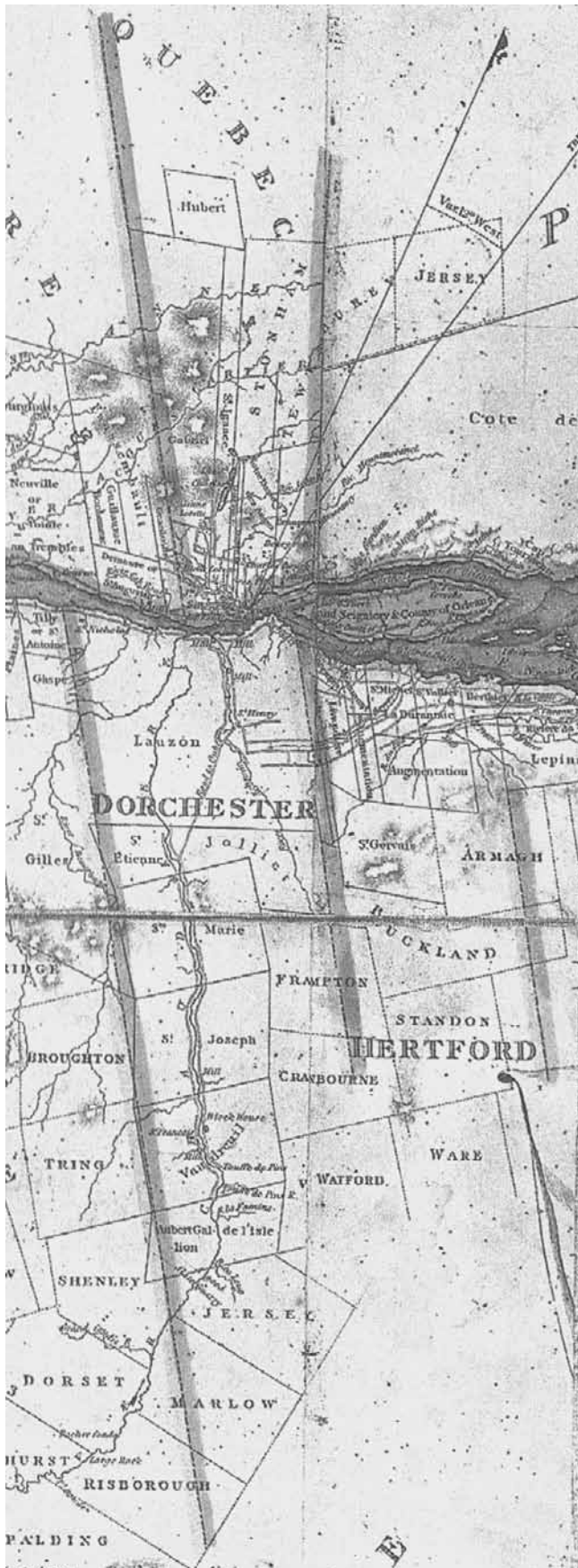


Utilisée par les Chinois un peu avant notre ère, la charrue remplaçait avantageusement l'archaïque araire. Elle permit une production agricole dont les excédents nourrissaient les cités. Image extraite du livre Les Grandes Inventions des Éditions du Korrigan.

plus souvent que civils. Les 100 lots carrés formant la *centuria* s'appellent *heredia* et ont chacun une superficie d'environ 0,5 hectare. En divisant en deux ce lot d'environ 71 m de côté, on obtient deux parcelles oblongues de 2523 m<sup>2</sup> de superficie appelées *jugerum*, une unité correspondant à la surface labourable en un jour par un «joug» ou paire de bœufs.

### La mesure des distances dans la Rome antique

Unité romaine	Nom latin	Fraction ou multiple du pied romain	Équivalence métrique
doigt	<i>digitus</i>	1 / 16	18,525 mm
paume	<i>palmus</i>	1 / 4	7,41 cm
pied	<i>pes</i>	1	29,64 cm
coudée	<i>cubitus</i>	1½	44,46 cm
Pas	<i>gradus</i>	2½	0,741 m
double pas	<i>passus</i>	5	1,482 m
perche	<i>pertica</i>	10	2,964 m
arpent	<i>actus</i>	120	35,568 m
Stade	<i>stadium</i>	625	185,25 m
mille (1000 double pas)	<i>milliarium</i>	5000	1,482 km
lieue	<i>leuga</i>	7500	2,223 km



Extrait de la carte dressée par Vondenvelden et Charland en 1803. Quelques cantons sont bien en place, et ce des années avant leur proclamation.

## Notre Armagh, d'abord un township

Le township d'Armagh couvre une superficie de 24 930 hectares, soit l'équivalent d'un carré d'un peu moins de 10 milles de côté. Ce premier township de la Côte du Sud a été proclamé dès le 13 juillet 1799, à peine quelques années après la réorganisation de la «*Province of Quebec*» selon l'Acte constitutionnel de 1791. Désormais arpenté et divisé en parcelles, le territoire situé «dans les profondeurs» de la défunte seigneurie La Durantaye était prêt à recevoir ses premiers colons. À l'instar d'Armagh, d'autres townships environnants seront proclamés au cours des décennies suivantes : Frampton (1806/07/10), Buckland (1806/11/26), Standon (1831/04/27), Ware (1835/08/20), Daaquam (1861/11/30), Langevin (1862/03/22), Mailloux (1863/05/23), Roux (1867/07/06) et Bellechasse (1871/04/29). Sauf exception, la toponymie de ces townships existait avant leur proclamation et probablement avant leur délimitation sur le terrain comme en témoigne la carte de Gale et Duberger (1794-1795) ou celle de Vondenvelden et Charland (1803).

La sempiternelle guerre anglo-américaine des années 1812 à 1814 aurait contribué à assigner des propriétaires terriens sur une première cohorte de townships dont celui d'Armagh fait partie. Ainsi, pour favoriser l'enrôlement pour la défense de la province britannique contre l'envahisseur étatsunien, le soldat recevait tout de suite £96 (monnaie du Canada) et allait obtenir, à la fin de son service, une cinquantaine d'arpents de terre en guise de récompense. Hélas, ces valeureux combattants n'étaient pas tous des défricheurs et les terres octroyées restèrent bien souvent en «bois debout». Il faut attendre la décennie 1830 pour que de vrais colons investissent le township d'Armagh et, devant le peuplement grandissant, le clergé catholique n'a eu d'autre choix que de fournir les secours religieux à la population. En 1857, une paroisse de mission est créée et mise sous la protection de saint Cajetan de Thiene. Suivent l'assignation d'un premier curé et l'ouverture des registres ecclésiastiques en 1862. Naît finalement la municipalité d'Armagh en 1863.

## Bibliographie

BOILEAU, Gilles. *La colonisation dans les Cantons de l'Est*,

CARON, Yvanhoé. *La colonisation dans la Province de Québec*, 1927.

HÉBERT, Yves. *Bellechasse et l'ouverture des cantons*, article écrit en 2006 suite à une conférence donnée par l'auteur à Saint-Damien.

*Répertoire des cantons du Québec*, Gouvernement du Québec, version

PDF disponible en ligne.

Wikipedia, l'Encyclopédie en ligne.

# La subdivision Armagh du National Transcontinental

par Pierre Prévost

D'une longueur de plus de 100 milles, la défunte subdivision Armagh du Canadien National s'étirait depuis Diamond, un sud du pont de Québec, jusqu'à Monk, petite bourgade devenue municipalité de Tourville en 1919. Le toponyme Monk a été retenu pour rappeler la mémoire de Frederick Debartzch Monk, député conservateur décédé le 15 mai 1914. Ainsi, « Monk » désignait l'entité administrative, les ateliers et le triage du National Transcontinental situés dans les hauteurs du comté de L'Islet. La subdivision Armagh, portion de chemin de fer serpentant les vallées du piémont des Appalaches, était jadis englobée dans la division Monk-Fitzpatrick (Fitzpatrick est près de La Tuque) du lien ferroviaire National Transcontinental de Wilfrid Laurier.



Homme de forte stature, mais à la santé précaire, Frederick Debartzch Monk (1856-1914) fut le seul député conservateur à avoir résisté aux quinze années du gouvernement Laurier. Photo Livernois, BANQ.

## Un projet pour développer le Canada

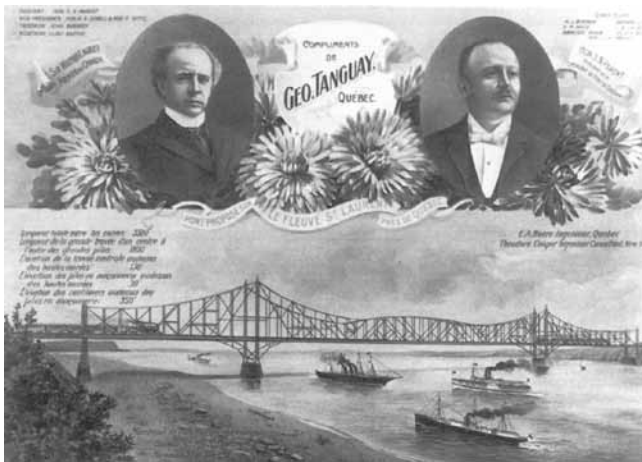
À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle règne une atmosphère d'optimisme et les capitaux étrangers affluent au pays. Les Canadiens vivent l'exploitation des mines et participent à la construction de barrages hydroélectriques, de manufactures, de pulperies et d'aciéries. Comme toutes ces entreprises exigent

un moyen de transport économique et efficace, les compagnies ferroviaires construisent des milles et des milles de voie à coups de généreuses subventions octroyées par l'État. Voulant sa part du gâteau, le député de Bellechasse, Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice, fait un éloquent discours en 1886 pour promouvoir la construction d'un chemin de fer des comtés du sud. Visionnaire, il mentionne que «*Sans un pont à Québec, le réseau des chemins de fer du Canada est incomplet*». Une telle affirmation venant d'un politicien montre allégrement que les votes du rail ont fait pencher plus d'une fois la balance lors d'élections.

Au pouvoir depuis 1896, le jeune gouvernement libéral de Wilfrid Laurier se montre très favorable à la construction de chemins de fer sous condition qu'ils soient sous la tutelle du secteur privé. D'avis contraire, Andrew George Blair du comité des chemins de fer du Conseil privé estime que trois chemins de fer transcontinentaux ne seraient pas de trop, mais ce dernier est persuadé que le réseau ferroviaire doit être la propriété du gouvernement. L'avenir tournera en sa faveur. Suivant l'idée du député Faucher de Saint-Maurice, le premier ministre Laurier préconise une voie ferrée qui remontera le comté de Dorchester, puis traversera le cœur des comtés de Bellechasse, Montmagny, L'Islet, Kamouraska à la manière du chemin Taché entrepris en 1851. Seule ombre au tableau, l'exploitation de certaines lignes de chemin de fer est déficitaire. Dans l'espoir de ne pas freiner la croissance économique, l'État doit absorber quelques essentielles lignes de chemin de fer. Ainsi, en 1900, le Canada est aux prises avec pas moins de 19 000 milles de voies ferrées et est désormais un acteur de premier plan dans l'aventure du rail.

«Dans l'intérêt général du Canada», Laurier va de l'avant avec le projet d'un autre réseau ferroviaire transcontinental, le second chemin de fer d'un océan à l'autre en sol canadien. Dans l'optique d'un essentiel pont à Québec, le gouvernement met sur pied la Compagnie du pont et des chemins de fer nationaux de Canada et absorbe du coup l'ancienne Compagnie du pont de Québec constituée en 1887.

Au début de 1903, Wilfrid Laurier négocie avec Grand Tronc, qui possède déjà un réseau dans l'est du pays, et Canadian Northern qui est établi dans le centre et l'ouest. Laurier espère amener les deux sociétés à fusionner dans l'objectif de réaliser son lien transcontinental, mais échoue dans sa tentative, car chacune des deux ambitieuses sociétés ne cherche qu'à absorber sa concurrente. Le gouvernement n'a d'autre choix que de construire lui-même ce chemin de fer qu'il louera par la suite à un exploitant, en l'occurrence la société Grand Tronc.



Affiche promotionnelle du marchand Georges Tanguay en 1900. Archives de la ville de Québec.

En juillet 1903, le premier ministre Laurier annonce à la nation que le Canada compte se doter d'un troisième réseau ferroviaire transcontinental, le premier étant celui du Canadien Pacifique aux teintes du Parti conservateur. Il espère ainsi satisfaire le clergé catholique, lequel exerce des pressions sur les députés pour attirer des Canadiens français dans le nord avec le rail. Un projet de loi déposé le 23 juillet prévoit la création de la Commission des chemins de fer du Canada qui a pour but de superviser le projet estimé à 12 ou 13 millions de dollars. Le 24 octobre, la Chambre adopte le projet de loi pour la construction du chemin de fer National Transcontinental devant relier Moncton à Winnipeg.

Aux élections de novembre 1904, les Libéraux remportent une victoire écrasante, signe que la population est en accord avec le projet de chemin de fer. À peine reconduit comme premier ministre, Laurier nomme son ancien ministre Andrew G. Blair à la présidence de la Commission des Chemins de fer du Canada. Le chantier titanesque est aussitôt mis de l'avant. Débutent alors les travaux de repérages, car le tracé projeté n'est pas définitif.

La portion ouest ou *Western Division*, les 1944 milles entre Winnipeg et Prince-Rupert, est confiée à Grand Tronc Pacifique. Du côté de l'*Eastern Division*, soit 1805 milles de voie ferrée au total, les travaux piétinent, car Grand Tronc refuse de diriger la tâche colossale de construire un chemin de fer en zone difficilement accessible et au relief accidenté, une région souvent hostile et parsemée de nombreux cours d'eau, lacs et marécages.

Le plus important défi reste à réaliser l'effrayante traversée du Saint-Laurent que certains considèrent comme utopique, voire irréalisable. De plus, la Commission ne démord pas de ses normes générales, à savoir des pentes maximales de 0,4 % vers l'est et de 0,6 % vers l'ouest tout en proscrivant les courbures serrées. Ces exigences s'expliquent par le fait que ce chemin de fer est destiné d'abord aux trains céréaliers en provenance des Prairies, des convois alourdis qui

accablent les locomotives dans les montées. Une autre exigence de la Commission consiste à espacer les gares d'une douzaine de milles dans le but d'encourager l'établissement de colons aux alentours de la future voie. Cette distance sera diminuée dans la vallée du Saint-Laurent où les arrêts doivent être deux fois plus fréquents, c'est-à-dire distancés de 5 à 6 milles. Ce n'est qu'à l'hiver 1905-1906 que le tracé général est approuvé. Le «district B» d'une longueur de 403 milles, de Weymontachingue (Haute-Mauricie) jusqu'à la frontière du Nouveau-Brunswick, est sous la supervision de l'ingénieur A.E. Doucet.

### Un premier échec

Les travaux de remblai et d'assises des ponts des comtés du sud commencent au milieu du printemps 1907. Commencé plus tôt, le pont de Québec prend forme, mais des anomalies sont décelées en cours d'assemblage. Le 29 août 1907 à 17h37, le bras d'ancrage sud cède entraînant dans sa chute une centaine d'ouvriers. Une commission royale d'enquête est aussitôt mise sur pied afin de déterminer les causes exactes de l'effondrement du pont. Le 17 août 1908, le gouvernement fédéral mandate officiellement le ministre des Chemins de fer et Canaux pour recruter trois ingénieurs dans le but de reconstruire l'essentiel pont ferroviaire sur le Saint-Laurent.

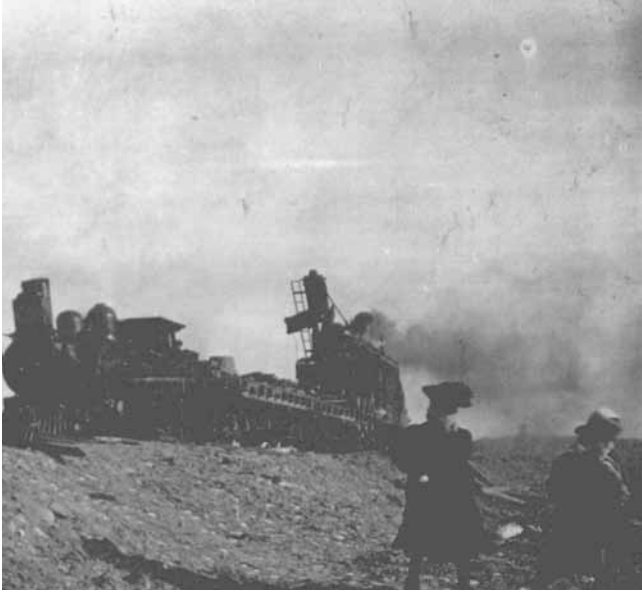


Photo prise peu après l'effondrement du premier pont de Québec. Photo de Fred C. Würtele, BANQ P546D6P75.

Pendant ce temps, les libéraux de Laurier se font malmener par l'opposition et cette campagne de salissage atteint son paroxysme en 1908 lorsque les allégations répétées des «tories» Borden, Monk et Foster font état des scandales qui éclaboussent de nombreux députés et ministres. Le ministère des Chemins de fer et Canaux n'y échappe pas, car de généreux contrats ont été accordés aux libéraux dans la construction du National Transcontinental. Pourtant le chantier avance et, au plus fort de la saison 1908, on compte 21 000 travailleurs sur les chantiers du Transcontinental. Ce fourmillement d'ouvriers comporte des risques et Armagh n'en est pas exempté : le 18 avril 1908, neuf ouvriers perdent la vie à la suite d'une explosion de dynamite au chantier du chemin de fer, près du rang Sainte-Anne.



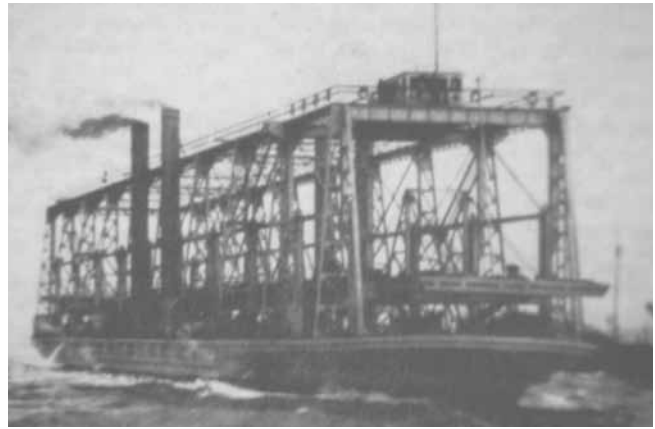
Du côté du gouvernement, la grogne des électeurs vient à bout des libéraux de Laurier. Au pouvoir après les élections de 1911, les conservateurs de Robert Borden poursuivent l'avancée du chemin de fer d'État malgré les sommes astronomiques engouffrées. En 1912, les arrêts de train prennent forme dans les comtés de Bellechasse et Dorchester : Armagh Station, Saint-Nérée Station, Saint-Damien Station, Saint-Malachie Station, Belval, Sainte-Claire, Saint-Anselme, etc. Dans la fin de l'avant-midi du 17 novembre 1913, le dernier élément de la voie ferrée de l'*Eastern Division* est posé à quelques milles à l'est de Senneterre. Il manque pourtant le pont de Québec qui accuse du retard.



Cette photographie prise à l'automne 1912 montre la voie en construction à l'approche du village de Sainte-Claire. Photo collection Yvan Morin.

Inachevé, le National Transcontinental croule sous les dettes et son opération est déficitaire. Il est donc impossible pour le gouvernement de s'en départir puisqu'aucune société privée ne veut acquérir cet éléphant blanc. Dans le contexte d'une guerre imminente, on estime que le projet coûtera plus du double que le montant prévu, certains avancent même que l'État a été usurpé d'une somme de 40 millions de dollars. À cet effet, le gouvernement instaure au début de 1914 une commission royale d'enquête sur les dépassements de coûts de la construction du Transcontinental.

Des deux côtés du fleuve, les convois ferroviaires circulent, mais attendent toujours le nouveau pont de Québec. En guise de solution temporaire, un traversier-rail brise-glace est commandé en Angleterre. Le 8 août 1914, le *SS Leonard* arrive en renfort le temps de terminer le pont. Le 11 septembre 1916, un nouveau cauchemar survient lorsque la travée centrale qu'on est en train de mettre en place s'engouffre dans les flots. Le 17 septembre 1917, une nouvelle travée centrale est prudemment hissée et, un mois plus tard, un premier train franchit le pont suivi d'un premier train régulier



Le traversier-rail *SS Leonard* faisant la navette entre l'anse Tibbits, du côté lévisien, et l'anse Brown, en bas de la falaise de Sillery. Photo ANC PA 44167.



Le second pont de Québec alors qu'il n'était destiné qu'aux trains. Musée McCord v6187.

le 3 décembre.

### Un réseau en difficulté

Au bord de la faillite, les compagnies Grand Tronc Pacific et Canadian Northern réclament de la Commission des chemins de fer des hausses de tarif de transport pour tout le pays. Grand Tronc ne se porte pas mieux et renonce à sa promesse envers Laurier de prendre possession du National Transcontinental une fois terminée.

En mai 1917, le commissaire en chef Henry L. Drayton, l'économiste britannique W. M. Acworth ainsi que A. M. Smith du *New York Central Railway* déposent leur rapport d'enquête. Drayton et Acworth recommandent la fusion des compagnies Grand Tronc, Grand Tronc Pacific et Canadian Northern à la société gouvernementale Intercolonial. National Transcontinental qui ne sera jamais constitué en société reste sous la charge du Gouvernement jusqu'en 1918, année durant laquelle il en confie l'exploitation à la Canadian Northern qu'on vient de nationaliser. De cette réorganisation majeure de 1917 naît une nouvelle division administrative du Transcontinental, la division Monk-Fitzpatrick dont découle la subdivision Armagh.



Les cheminots-cantonniers Nazaire Fournier, George Ouellet, Raymond et Albert Chabot, tous de Sainte-Claire, sur leur section de la subdivision Armagh en 1930. Collection Yvan De Blois.

Le 30 janvier 1923, la Société nationale des chemins de fer ou Canadien National prend sa forme définitive.

### Un second souffle et la fin

Lorsqu'éclate le second conflit mondial, en 1939, l'achalandage du réseau de chemin de fer est en forte croissance. La subdivision Armagh voit défiler d'un sens des convois de l'armée avec des tonnes de matériel militaire à destination des ports de l'Atlantique. À l'inverse, les chargements de bauxite évitent les menaces sous-marines du golfe Saint-Laurent et sont désormais transportés par voie terrestre pour être transformés en indispensable aluminium dans les usines d'électrolyse du Saguenay et d'ailleurs. Afin de contribuer davantage à l'effort de guerre, le gouvernement réquisitionne en 1940 les ateliers du Transcontinental de Saint-Malo pour les transformer en usine d'artillerie. Cette fébrilité entourant la période de seconde guerre continue après le conflit si bien que l'économie prend des dimensions jamais vues. Avec en poches plus de dollars que jamais, le québécois moyen peut maintenant s'offrir une automobile et utiliser un réseau routier en pleine expansion. En raison d'un parc automobile en pleine croissance, les routes s'ouvrent à l'année rivalisant ainsi avec le chemin de fer qui ne cesse de perdre son affluence.



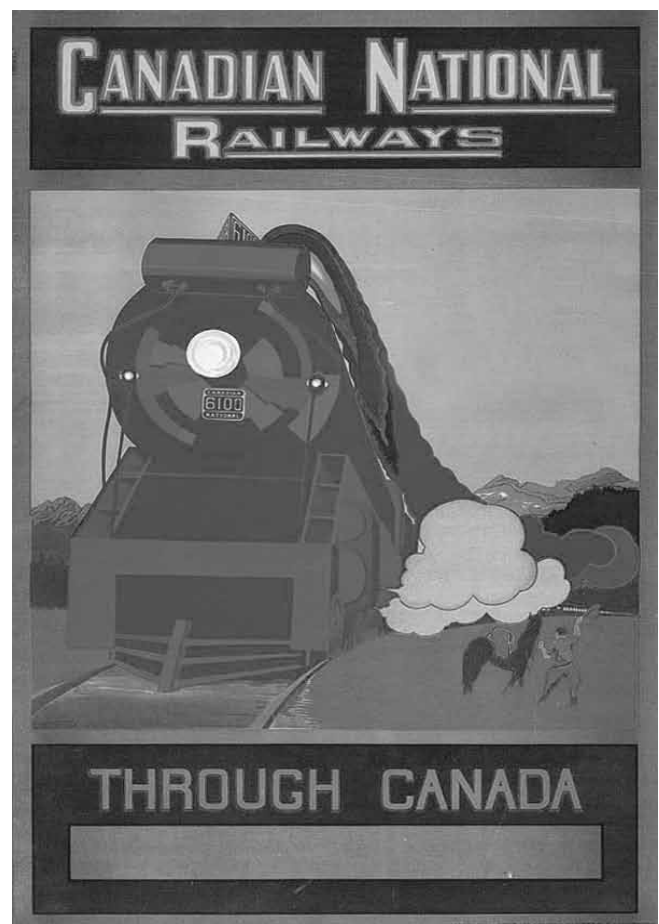
Un train franchit le pont de Saint-Malachie, BAnQQ.

Aux prises avec deux voies ferrées parallèles, celle construite par le Grand-Tronc dans les années 1850 et celle du Transcontinental, Canadien National projette de les relier entre elles à la hauteur de Saint-André-de-Kamouraska. Ainsi, les convois pourront circuler le long du Saint-Laurent puis, par le nouvel embranchement, rejoindre le Transcontinental à Pelletier-Station et se diriger plus rapidement par la vallée de la rivière Saint-Jean à destination des ports de Saint-Jean et d'Halifax.

Le CN procède donc à la construction de l'embranchement St-André-Pelletier, un tronçon d'une vingtaine de kilomètres qui s'ouvre à la circulation en octobre 1977.

Ne constituant désormais qu'une voie de substitution, la portion sinueuse du tronçon Monk devient faiblement utilisée. Boudée en tant que ligne principale vers les Maritimes, cette voie sinueuse est arpentée par les trains de passagers de la société VIA Rail jusqu'en octobre 1979. En 1984, la voie ferrée est démantelée de Sainte-Claire à Pelletier-Station et l'opération se poursuit jusqu'à Saint-Isidore en 1990.

La portion désaffectée du défunt Transcontinental entame sa seconde vocation alors qu'on propose de l'aménager en sentier constitué de 70 kilomètres de piste cyclable, entre Saint-Anselme et Notre-Dame-du-Rosaire.



Affiche CN

## Subdivision Armagh du chemin de fer National Transcontinental

Distance en milles	Nom de la gare ou de l'arrêt de train	Élévation en pieds
0	Monk station (Tourville)	1162
7,6	Beaubien	1255
9	Cardaillac	1265
15	Bras d'Apic	1215
20	Duguesclin (L'Espérance)	1232
25	Langelier (Sainte-Apolline-Station)	1316
31	Rosaire station	1214
37	Mercier (Sainte-Euphémie, route St-Pierre)	1114
40,9	Morin (route de la Fourche)	1046
43,7	Langlois (rang Ste-Anne)	995
45	Armagh station	996
50,9	Saint-Nérée station	1002
53,7	Saint-Lazare station	-
54,7	Brie (moulin Goulet)	-
57	Saint-Damien station (route Métivier)	934
59	Cameron (Petit Buckland)	-
62	Abenakis (route St-Jean)	836
65,2	Saint-Malachie station	768
67,2	Belval (Bourbonnais)	744
72,8	Sainte-Claire station	681
79,5	Passage 26 pieds au dessus du Québec Central	577
80,1	Saint-Anselme station	565
85,3	Saint-Isidore station	445
?	(Clusialt)	-
91,5	Beaudet station (Cantin)	339
(94,2)	(Guénet)	-
(95,7)	(Pichette)	-
100	Lévis Jonction (Saint-Jean-Chrysostôme)	219
100,8	Passage à niveau embranchement Intercolonial (Walsh)	207
102,9	Passage 28' sous la voie principale de l'Intercolonial	165
104,3	Travée centrale du pont de Québec	182



Gare d'Armagh-Station



Gare de Saint-Malachie



Gare de Sainte-Claire



Gare de Saint-Anselme

## Bibliographie

BÉLANGER, Réal. *Wilfrid Laurier : quand la politique devient passion*, Les Presses de L'université Laval, 2007.

CÔTÉ, Martine. *La fièvre du rail sur la rive sud de Québec*, dans revue Cap-aux-Diamants No 54, été 1998.

FAUCHER de SAINT-AURICE. *Le Chemin de fer projeté des comtés du sud, Dorchester, Bellechasse, Montmagny, L'Islet, Kamouraska* - discours de MM. Faucher de Saint-Maurice, Marcotte et autres députés faits à ce propos à l'Assemblée législative le 19 mai 1886. Imprimerie de L.J. Demers & frère, 1886.

GARCEAU, Louis-François. *Jonction du National Transcontinental dans l'est du pays*, dans bulletin TRAQ No 80, mars-avril 2012.

GARCEAU, Louis-François. *Le dernier crampon du National Transcontinental dans l'Est*, dans bulletin TRAQ Hors-série No 22, janvier 2013.

L'HÉBREUX, Michel. *Le Pont de Québec*, Éditions du Septentrion, Sillery, Québec, 2001.

MACKAY, Donald. *L'histoire du CN*, traduction de *The people's railway*, Les Éditions de l'Homme, 1992.

PRÉVOST, Pierre. *Un peu plus sur le SS Leonard*, dans bulletin TRAQ No 82, juillet-août 2012.

REGEHR, T. D.. *National Transcontinental*, dans *l'Encyclopédie canadienne*, en ligne, 2011.

THOMPSON, Norman, et J. H. EDGAR. *Canadian railway development from the earliest time*, Macmillan Company of Canada, Toronto, 1933.

Service des relations extérieures du Canadien National. *Bref historique des chemins de fer nationaux du Canada*, dans bulletin TRAQ No 56, mars-avril 2008.

# À propos d'Armagh et de son église

par Pierre Prévost et René Minot

Armagh peut s'enorgueillir d'avoir la plus vaste église du territoire bellechassois. À l'image des cathédrales, elle rivalise avec les grandes églises urbaines et peut accueillir plus d'un millier de fidèles. Inaugurée en mars 1934, elle est aussi la plus récente église de culte catholique romain de la municipalité régionale de comté. Ce qui la rend d'autant plus exceptionnelle, c'est qu'elle a été construite alors que l'économie nord-américaine se relevait péniblement, en plein cœur d'un territoire que les citoyens les plus âgés avaient connu couvert de forêts.

## Armagh, un lieu de cathédrales

Guy Carleton (1724-1808), 1<sup>er</sup> baron Dorchester, a quitté définitivement notre pays le 9 juillet 1796, soit quelques années après la réorganisation, en 1791, de la «*Province of Quebec*» en Bas-Canada et Haut-Canada. Tout comme ses homologues James Murray et Frederick Haldimand, le premier gouverneur général de l'Amérique du Nord britannique est un sujet britannique mais n'est pas anglais à proprement parler.



Ce vitrail montre saint Patrick tenant la crosse de l'évêque dans sa main gauche et enserrant, par son bras droit, sa cathédrale d'Armagh.

Murray étant écossais, Haldimand est d'origine suisse, tandis que Guy Carleton devenu Lord Dorchester vient du nord de l'Irlande. En plus de léguer son titre de noblesse au comté de Dorchester, nouvelle entité administrative des deux Canadas, Guy Carleton aurait probablement choisi le nom des premiers «*townships*» dont notamment celui d'Armagh. Ériger un township associé au toponyme «Armagh» allait favorablement attirer de pieux colons irlandais au Bas-Canada et faire contrepoids à une population en majorité francophone, mais cela restait à voir.

Pourquoi Armagh? Une hypothèse plausible tient du fait que Guy Carleton est né à Strabane, petite agglomération irlandaise située dans le comté de Tyrone, dans l'archidiocèse d'Armagh. À une centaine de kilomètres au sud-est, on retrouve justement Armagh, capitale ecclésiastique de toute l'Irlande, tant anglicane que catholique. Ce haut lieu de la chrétienté est très significatif pour les Irlandais car saint Patrick, évangéliste de la verte Eirin (la douce Irlande), en avait fait le centre de son Église au V<sup>e</sup> siècle.

Maewyn Succat (385?-461) a quitté son Irlande natale pour revenir avec le titre d'évêque sous le nom latin Patricius. Mais pour les Irlandais parlant gaélique, il est Pádraig. Vers 445, Patricius est à la tête d'une communauté monastique et fait construire une église sur une colline située à faible distance d'un tertre voué au culte de la déesse celtique Mhacha. Par de vives prédications, il incite la population locale à adhérer au christianisme et à abandonner les anciens rituels païens. Comme argument, il fait la comparaison de la Trinité (le Père, le Fils et le Saint-Esprit) avec la feuille trilobée du trèfle qui allait devenir le symbole de cette nation, le *Shamrock*. C'est ainsi qu'il débarrasse l'île de ses «serpents» comme il appelle les anciennes divinités qu'il associe au démon. Autour de ce monticule s'organise le hameau Ard Mhacha, un toponyme que l'on peut traduire du gaélique d'Irlande par «les Hauteurs de Mhacha» et qui, avec le temps, s'est anglicisé et contracté en «Armagh».



Patrick se servait de la valeur symbolique du trèfle pour christianiser les Irlandais.

### Un curé en mission de construire

Le 30 septembre 1929, Son Éminence le cardinal Raymond Marie Rouleau, archevêque de Québec, adresse au révérend Joseph-Alfred-Théophile Laflamme, curé de Saint-Bernard de Dorchester, une lettre de nomination à la cure de Saint-Cajetan d'Armagh. Le 17 octobre à 16h, le curé Laflamme et son nouvel assistant, le vicaire Honorius Leclerc, arrivent à Armagh pour prendre le relais du curé Louis-Philippe Côté dont l'état de santé ne cesse de se détériorer. N'ayant pas la soixantaine, le vénérable curé Côté se retire le même jour chez les Sœurs de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours de Saint-Damien où il décèdera à peine quatre années plus tard.



Joseph-Alfred Laflamme

Les impressions du nouveau curé sur l'état de l'église d'Armagh ne sont guère reluisantes, selon ce qu'il confie à une sorte de journal personnel sous le titre de «Notes historiques». D'après lui, la bâtisse «*n'est pas digne ni du Bon Dieu ni de la paroisse*», la comparant à une ruine; et il continue, avec un brin de condescendance pas vraiment méchante, en invoquant la «*pauvreté évangélique pour les parures à l'église*». Quant à la maison du curé, il ajoute «le presbytère vaut guère mieux» et devrait être reconstruit. Mais la majorité des paroissiens perçoivent le nouveau curé comme l'émissaire envoyé par l'archidiocèse pour construire sans attendre un nouveau temple. Ceux-ci, «suivant la direction de l'ancien curé», sont opposés à la reconstruction présentent comme arguments «*On n'est pas fiers*» et «*Quand on va à l'église, on ne va pas aux noces*». Le nouveau curé veut se montrer rassurant malgré une «certaine difficulté à faire accepter le tarif diocésain» mais finit par donner publiquement son opinion : «*La paroisse a \$42 000 en caisse. Avant de construire il faudrait \$75 000 à \$80 000. Pensons-y tous*

*les jours et préparons-nous. Le plus tôt nous pourrions le faire, le mieux ce sera*».

Pour ce qui est de ses ouailles, soit 2069 âmes selon ses notes, le curé Laflamme trouve bien lamentable le manque de dévotion et la mentalité de ses paroissiens. Il s'afflige de la faible fréquentation aux sacrements, des absences aux messes, du langage blasphématoire de certains, et de l'indifférence de plusieurs face au jeûne et à l'abstinence. Il considère que les femmes sont «honnêtes» mais manquant de piété; et les jeunes filles ne sont pas plus mauvaises qu'ailleurs. Quant aux enfants, ils ont peu d'ambition et leur éducation, à l'image des écoles, laisse à désirer. Que dire de leurs pères et des jeunes gens dont il estime que la moitié ne savent pas lire et passent une partie de leur vie dans les bois, un mode de subsistance ayant un effet néfaste sur l'agriculture, qui s'en trouve négligée. Et que dire de la maudite «bagosse» qui est fabriquée dans peut-être la moitié des foyers.

### La crise sévit

Les conditions pour reconstruire une église ne sont, hélas, pas au rendez-vous. Le krach boursier d'octobre 1929 commence à se faire sentir au pays, certains investissements fondent comme neige au soleil et le prix du bois de pulpe, dont dépendent plusieurs Armageois, est en dégringolade. Le malheur débute le 18 novembre 1929 avec le décès de Joseph Richard, chef de gare à Armagh-Station. On l'a retrouvé noyé dans le réservoir d'eau et on attribue cette mort à un suicide consécutif à d'importantes pertes financières. Armagh est de nouveau ébranlée le 19 juillet 1930 alors qu'un ouragan renverse une douzaine de granges. Une souscription est aussitôt organisée pour venir en aide aux sinistrés et l'aide du gouvernement est demandée. Sans hésitation, le curé Laflamme cotise pour 200 \$, un geste qui attire la sympathie des paroissiens. Dans la nuit du 22 septembre 1930, un autre malheur frappe quand le pont de bois de la route de Saint-Philémon sur la rivière du Sud est détruit par le feu –un feu, pour certains, d'origine suspecte, mais on ne saura jamais rien de plus. Les gens d'Armagh situés du côté du sud doivent désormais faire un long détour pour rejoindre leur village. La saison froide amène son lot de misère étant donné que les produits de la ferme sont à la baisse. Sur les chantiers, l'ouvrage est rare et le prix du bois de pulpe, dérisoire, voisine les cinq dollars la corde. Ailleurs, certains soutiens de famille travaillent pour aussi peu qu'un dollar par jour et se comptent presque chanceux d'avoir du travail. La nécessité guette plusieurs familles.

À la fin mai 1930, le curé informe enfin ses paroissiens sur l'épineuse question de la construction de la nouvelle église et annonce qu'une quête sera faite dans ce sens chaque dimanche. Mais il faut bientôt faire face au contexte de l'économie en régression et au fait que les temps s'annoncent plus difficiles encore. Le prix de la «pitoune», revenu d'appoint de plusieurs, descend à un ridicule 3 \$. La dîme et les taxes, tant

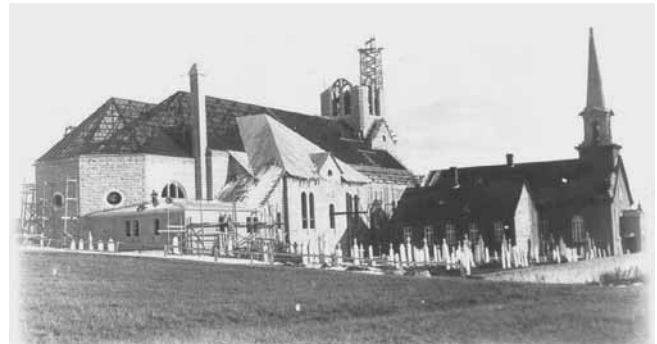
municipales que scolaires, cessent graduellement de rentrer. Faute d'argent dans les coffres, même les enseignantes ne reçoivent plus leurs gages. Malgré un hiver exceptionnellement doux, le manque d'argent transforme cette saison de réjouissances en un souvenir qu'il vaudrait mieux oublier. Au printemps 1932, les travaux de voirie subventionnés par le gouvernement arrivent à point et fournissent travail et gagne-pain à de nombreux chômeurs. Le curé Laflamme et ses syndics profitent de ce regain économique pour retenir les services de l'architecte Pierre Lévesque qui va établir les plans et devis de l'église à construire et d'un nouveau presbytère. L'achat d'une statue à l'effigie de saint Cajetan, le 25 avril 1932, annonce probablement la fin de la disette. Conjurant le mauvais sort qu'a connu sa paroisse, le prêtre bénit solennellement la statue patronymique le 7 août 1932, à 18h45, au milieu d'une foule nombreuse.



Statue à l'effigie de saint Cajetan tenant l'Enfant-Jésus et la palme du martyr.

### Une vaste église selon Pierre Lévesque

Lorsqu'on traite de construction d'églises du côté sud du fleuve Saint-Laurent, le nom de David Ouellet est inmanquablement cité. Ayant fait ses classes chez l'architecte François-Xavier Berlinguet et chez le sculpteur Louis Jobin, David Ouellet (1844-1915) fonda sa propre entreprise de production de bâtiments. Ayant la faveur du clergé, Ouellet offrait des édifices religieux richement ornements tout en respectant les budgets et le programme de ses clients. La raison en était simple, il pouvait prendre à sa charge toutes les étapes du processus de construction, de la conception sur papier en passant par le gros œuvre, la finition et la décoration intérieure jusqu'à l'ultime dorure. À cet architecte et entrepreneur, on doit la conception de près de 80 églises construites à partir de 1876. Néanmoins, tout ce savoir-faire devait être transmis à un successeur. Ne pouvant avoir d'enfants, Ouellet en adopta de sa proche famille. Son neveu Pierre Lévesque (1880-1955) était l'un d'eux et suivit son père adoptif dans l'art de construire des églises, si bien qu'il s'y associa en 1902 pour former l'agence Ouellet & Lévesque. Suite au décès de David Ouellet, en 1915, Pierre Lévesque continua seul une trentaine d'années puis s'associa avec Gérard Venne, de 1945 à 1955, année de son décès.



Sur cette photographie conservée aux archives du Québec, on aperçoit les deux églises d'Armagh dont l'une est en voie d'achèvement.

L'église paroissiale à construire dans le village d'Armagh doit contenir un minimum de 1000 personnes, une timide exigence si l'on tient compte d'une population dépassant alors 2000 individus, un nombre qui ne cesse d'augmenter. Pierre Lévesque tend à concevoir des églises épurées sans toutefois glisser dans la mouvance internationale qui innove par les formes géométriques ou fluides, ou instaure la ligne directrice du dépouillement extrême. Sachant que le clergé, fidèle aux traditions, est réfractaire à la plupart des innovations, Lévesque prépare les plans d'une église de transition dont l'intérieur, lorsque les moyens financiers de la Fabrique le permettront, sera décoré selon les goûts du jour. Jamais on n'aura vu une telle construction des les campagnes environnantes, une église deux fois plus large, plus longue et plus haute que ses rivales. Mais il n'est pas question qu'un tel bâtiment soit réduit en cendres par la foudre, un cierge renversé, le mauvais fonctionnement du système de chauffage ou pire encore, par ces courts-circuits électriques qui ont

dévasté nombre de nos églises. De plus en plus et dans tous les diocèses canadiens, le souci d'incombustibilité conduit à utiliser, comme matériaux, le béton, la pierre, l'acier, l'enduit cimenté, le terracotta, les blocs de parpaing et le terrazzo sont utilisés comme matériaux. Seules exceptions, les charpentes des transepts et de la flèche sont en bois.



Les combles de la nouvelle église sont occupés par un enchevêtrement de fermes d'acier tandis que les enveloppes externes et internes sont à treillis enduit de mortier, la couche interne étant isolée de laine de verre. Collection Pierre Prévost, juin 2011.

Quoique inusitée en milieu rural, l'utilisation des fermes de métal n'était pas nouvelle dans l'architecture religieuse. La première église à charpente métallique au Québec est très probablement celle de la paroisse Immaculée-Conception à Montréal. Ce vaste bâtiment ouvert au culte en 1898, soi disant le premier à être complètement électrifié au pays, a été conçu par Georges-Émile Tanguay, architecte natif de Saint-Gervais. Reconnu pour les innovations concernant l'usage des matériaux et les techniques de construction, l'architecte Tanguay avait peut-être repris l'idée de la charpente métallique de la cathédrale de Chartres, la précédente, en bois, ayant brûlé en 1836. Heureusement, la voûte maçonnée censée protéger du feu les fermes de bois avait contribué à la sauvegarde de cet inestimable joyau d'architecture.



Employé occasionnel de la Fabrique, Léopold Corriveau se tient dans un escalier rudimentaire entre le toit et la voûte de la nef. On distingue un tonneau ayant servi à mélanger du plâtre.

Le 28 mai 1932, l'entreprise Poudrier & Boulet Limitée se voit octroyer le contrat de construction de l'église Saint-Cajetan d'Armagh pour la somme raisonnable de 81 602 \$. Le contrat est signé en juillet et les travaux débutent presque aussitôt. Le 3 septembre, le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve bénit la pierre angulaire puis l'église prend forme en l'espace d'un an et demi. Une fois la nouvelle église complétée, la vieille église et sa sacristie devenues excédentaires seront finalement démontés, à partir d'avril 1934, moyennant un déboursé de 200\$.



La chambre des cloches offre une vue spectaculaire des environs, notamment du cimetière et de la toiture de l'église.

#### Ouverture au culte et consécration

Épuisé par les aléas de la construction de la nouvelle église, le curé Alfred Laflamme laisse le soin à son remplaçant, l'abbé Joseph-Évariste Boucher, de terminer le grand projet amorcé dans un contexte économique difficile. Ainsi, le 10 octobre 1932, Laflamme part prendre un long repos et ne reprendra un service presbytéral qu'après plusieurs mois, à la cure de Sainte-Jeanne-de-Chantal de Pont-Rouge. À défaut d'assister à la construction de l'église de ses rêves, le curé Laflamme (16 août 1880 - 10 juillet 1945) reviendra prononcer un touchant et éloquent sermon devant ses anciens paroissiens, le 16 juillet 1934, dans le sillage de Son Éminence le cardinal Villeneuve venu, la veille, inaugurer en grande pompe la nouvelle église d'Armagh.



La chambre des cloches est scellée par un plafond de béton armé. La partie inférieure de la longue poutre centrale de la flèche y est retenue par de solides tenons de bois



L'ascension de l'intérieur de la flèche se fait d'abord par une échelle branlante, laquelle mène aux échelons fixés directement dans la pièce centrale.



Le marguillier René Minot redescend parmi nous.



Une partie du petit groupe de la visite du 12 juin 2011. À partir de gauche : René Minot, Pierre Prévost, le président de l'Assemblée de fabrique Alain Labrie, Jean-Pierre Lamonde et Léopold Corriveau.

## Bibliographie sommaire

MINOT, René. «Transcription des notes du curé Alfred Laflamme, curé d'Armagh de 1929 à 1933», printemps 2012.

MINOT, René. «Le curé Laflamme : trois ans de ministère à Armagh, 1929-1932», analyse sommaire des Notes historiques du curé Alfred Laflamme», 2012.

Comité du livre du 125<sup>e</sup> d'Armagh. Saint-Cajetan d'Armagh, 1863-1988, Imprimerie Appalaches Inc, Sainte-Justine, 1988.

Comité du Livre-Souvenir. 1863-1963, Cent ans de vie paroissiale, St-Cajetan, Armagh, Imprimerie Dorchester, Lac-Etchemin, 1963.

Semaine religieuse de Québec, 19 au 26 juillet 1945, 57<sup>e</sup> année, p.728.



# Gaetano de Thiene, alias saint Cajetan

par Pierre Prévost



Statue de Cajetan de Thiene donnée par un paroissien vers 1947.

La plus vaste municipalité de Bellechasse, Armagh, est patronnée par saint Cajetan de Thiene (1480-1547). On ne doit pas le confondre avec son contemporain saint Thomas Cajetan, de son véritable nom Tommaso de Vio Caietanus (1469-1534), qui a lui aussi joué un rôle de premier plan dans une Église catholique romaine en plein bouleversement. À cette époque, le moine allemand Martin Luther (1483-1546) dénonçait haut et fort les palais des princes de l'Église avec leurs mœurs scandaleuses et certaines pratiques religieuses qu'il jugeait incompatibles avec les Écritures. D'un même élan, il critiquait la construction de la nouvelle basilique

vaticane, Saint-Pierre de Rome, un projet à la mesure de l'ambition du pape guerrier Jules II. Afin d'éviter un schisme imminent, le clergé romain envoya donc un négociateur pour faire entendre raison à Luther. Cet arbitre désigné, c'était l'aristocrate Gaetano, fils du comte de Thiene. Orateur hors pair, Gaetano fut admis à la cour du Vatican où il prêcha par l'exemple pauvreté et charité, tout en incitait ses homologues à l'imiter.

## Gaetano, comte de Thiene, à la cour du pape

Fils du comte Gaspar de Thiene et de son épouse Maria Porto, Gaetano (Cajetan) est né le 1<sup>er</sup> octobre 1480 à Vicenza (Vicence), ville du nord-est de l'Italie. À l'instar de l'illustre François d'Assise, le nouveau-né devait recevoir le nom Giovanni Battista (Jean-Baptiste) mais au moment du baptême, le fils du comte a hérité du prénom de son oncle, Gaetano de Thiene, chanoine de la cathédrale de Padoue. Ce prénom tire son origine de la ville de Gaeta (Gaète), un port connu dans l'Antiquité sous le nom de *Caieta* et que la via Appia (voie Appienne) reliait à Rome. Avec les siècles, la forme latine *Caietanus* s'est francisée en Cajetan, puis a abouti au prénom usuel Gaétan ou Gaëtan.

Jeune adulte, Gaetano étudie le droit à Padoue et, à 24 ans, obtient un diplôme de droit civil et de droit canon. Bon orateur et habile juriste, il est recruté en 1506 par le pape Jules II pour rétablir les liens avec la République de Venise. À cause de sa grande érudition,

le souverain pontife le garde à sa cour et l'assigne au prestigieux poste de protonotaire apostolique. C'est au cours de cette période que Gaetano entre dans la Congrégation de l'Amour-Divin dans le but de contrer l'hérésie, le libertinage, la luxure et l'avarice, pratiqués par plusieurs membres du clergé. Le décès de Jules II, le 21 février 1513, témoigne des irrégularités de l'époque, la syphilis ayant eu raison du pape aux trois filles.

Après avoir reçu le sous-diaconat et le diaconat, Gaetano est ordonné prêtre en 1516. À Saint-Pierre, Gaetano dit fort souvent la messe pendant laquelle il n'hésite pas à faire des remontrances et à indiquer le droit chemin. Un jour qu'il prie à la basilique Sainte-Marie-Majeure, la Sainte Vierge lui apparaît lui remettant l'Enfant-Jésus; cinq siècles auparavant, saint Henri, empereur germanique, y avait eu une apparition du même genre. Ayant été informé du décès de sa mère, Gaetano repart dans sa patrie. Il joint la congrégation de Saint-Jérôme, une association religieuse composée d'artisans et de personnes de basse condition. Grâce à un généreux héritage maternel et sous l'impulsion du père dominicain Giovanni Battista Crema, il fonde l'Hôpital de la Miséricorde pour y accueillir et soigner les incurables et il participe activement à ces tâches. Il confesse les mourants et les accompagne jusqu'aux derniers moments.



Tableau de l'apparition de la Vierge à Gaetano de Thiene, peint par Pietro Gagliari en 1882. Source Wikipedia.

Quittant Vicenza, Gaetano gagne Venise où grouillent malades et miséreux. D'une grande austérité, il porte soutane et vil manteau, et se contente de pain et d'eau. Mais Rome le réclame pour inciter le réformiste Martin Luther à se rétracter et à renier ses allégations. À titre de nonce apostolique, Gaetano est envoyé à Augsbourg en octobre 1518 afin de convaincre Luther qu'il est dans la mauvaise voie. Peine perdue, Gaetano doit publier la bulle pontificale *Exsurge Domine* qui menace d'excommunication le moine allemand. Ce dernier, ne se laissant pas intimider, proteste et brûle le document sur la place publique. Le 26 mai 1521, Luther est mis au ban du Saint Empire romain germanique.



Dessin intitulé Luther-vor-Cajetan tiré de kolorierter Holzschnitt, 1557. On y voit Martin Luther assis devant la table, deux moines dominicains dont Tommaso de Vio Caietanus et probablement Gaetano de Thiene habillé d'un manteau rouge. Source Wikipedia.

### Une vie de plus en plus austère

En 1523, meurt Adrien VI, dernier pape d'origine allemande du millénaire. Avec l'élection de Jules de Médicis (Clément VII), l'opulence et la vie princière de son cousin Léon X (Jean de Médicis), décédé depuis à peine deux ans, reviennent au galop sur la colline vaticane. Recherchant la simplicité et la sobriété, Gaetano décide de quitter son poste de secrétaire à Saint-Pierre pour organiser l'Oratoire de l'Amour divin. Le 3 mai 1524, jour de la Vraie Croix Retrouvée, il fonde une association de prière avec ses compagnons Bonifacio da Colle, Giovanni Pietro Carafa, évêque de Chieti, et Paolo Consiglieri, son dépositaire. Les quatre demandent au pape Clément VII de les décharger de leurs bénéfices et d'approuver la nouvelle institution, chose officialisée le 25 juin suivant. Son excellence Carafa dirige le nouvel ordre qu'on ne tarde pas à appeler les «Théatins» en référence au nom latinisé de son diocèse de Chieti ou Théate. Près de l'autel papal de la basilique Saint-Pierre, les fondateurs font leur profession solennelle et prononcent les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Les membres de la Congrégation des Clercs Réguliers de la Divine Providence, ou Théatins, prennent modèle sur l'existence austère des premiers apôtres. Ils tentent de rétablir la majesté des cérémonies religieuses, incitent les fidèles aux sacrements de communion et de

pénitence, et annoncent la Parole de Dieu. Parallèlement, les Théatins visitent les malades, donnent des soins aux incurables, réconfortent les agonisants dans leur foi et accompagnent les malfaiteurs au supplice. En poursuivant les hérétiques et les apostats, cette congrégation donnera l'exemple à la Société de Jésus (Jésuites) en cours de formation.

En mai 1527, des milliers de «lansquenets» entrent dans Rome avec l'aval de l'empereur Charles Quint. Ces piquiers mercenaires, dont la plupart sont d'origine allemande et d'allégeance luthérienne, sont sans paie et saccagent la ville au grand désarroi du pape Clément VII qui avait comploté contre l'empereur. Avides de rapines, les brigands s'en prennent aux Théatins retirés dans une maison ayant appartenu à Bonifacio da Colle. Furieux de n'avoir trouvé quelques objets de valeur, les pilleurs interrogent brutalement Gaetano mais le fondateur reste muet. Après torture, Gaetano est emprisonné avec ses compagnons. Avec la complicité d'un ami, le groupe finit par fuir vers le port d'Ostie, laissant la désolation, le pillage et les tueries, et s'embarque pour Venise. Rendus à destination, les rescapés s'établissent dans le faubourg Santa Eufemia. Ils se rapprochent ensuite du cœur de la cité et s'établissent à San Giorgio où Gaetano est élu supérieur de la communauté pour trois ans. Son compagnon et évêque Carafa lui succède pour un mandat de même durée, laissant Gaetano partir pour fonder un autre établissement à Vérone.

En 1532, Gaetano s'en va à Naples y fonder une maison de Clercs réguliers. Grâce au comte d'Oppido, il trouve logis, pour lui-même et quelques compagnons, dans une maison hors de la ville; mais s'y trouvant trop à l'aise, ils décident de repartir. Sur l'insistance du noble, ils déménagent dans une sobre demeure située près de l'hôpital des incurables et de l'église Santa-Maria-del-Popolo. S'étant blessé au pied, un des frères est aux prises avec une vilaine plaie qui s'infecte. Pour le sauver, on doit l'amputer mais Gaetano suggère plutôt d'attendre au matin suivant. La nuit tombée, il entre dans la chambre du patient, lui ôte ses pansements, baise la plaie, applique un signe de croix, récite une prière, remet le bandage puis s'en retourne. Au matin, les chirurgiens arrivent pour pratiquer l'ablation mais, stupéfaits, retrouvent le pied sain.

À travers quelques va-et-vient entre Naples, Rome et Venise, Gaetano mène une existence solitaire entrecoupée de processions, de litanies et de vénération à saint François d'Assise, à l'apôtre saint André et surtout à la mère de Jésus. Il s'inflige même des mortifications, car il considère son enveloppe charnelle comme son ennemie, au même titre que le démon. Fréquemment, il entre dans des épisodes d'extase pendant lesquels, parfois, Jésus lui apparaît souffrant. Un tel régime de vie finit par le clouer au lit mais le saint homme ne veut pas être alité sur un matelas et exige qu'on le dépose sur un lit de cendres. À 67 ans, Gaetano décède, le 7 août 1547, à Naples, jour dorénavant retenu pour la commémoration de sa fête et de la fête patronale de la commune de Thiene. Sa dépouille est déposée dans le cimetière communautaire, adossé à l'église à San Paolo



Dans l'église de San Paolo Maggiore de Naples, reposent les restes de Gaetano de Thiene. Source Wikipedia.



Plaque commémorative rappelant la sépulture de Gaetano dans un petit sanctuaire qui lui est dédié. Source Wikipedia.

Maggiore, à Naples. Avec les années, on aménage une voûte sous l'église, le sanctuaire San Gaetano, où sont transférés ses ossements ainsi que ceux des anciens religieux. L'endroit exact de ses restes est demeuré inconnu, c'est pourquoi les reliques n'y sont pas exposées.

Voulant réformer son église de Milan, l'évêque Carlo Borromeo (saint Charles Borromée) (1538-1584) prendra exemple sur l'austérité et la charité de Gaetano.

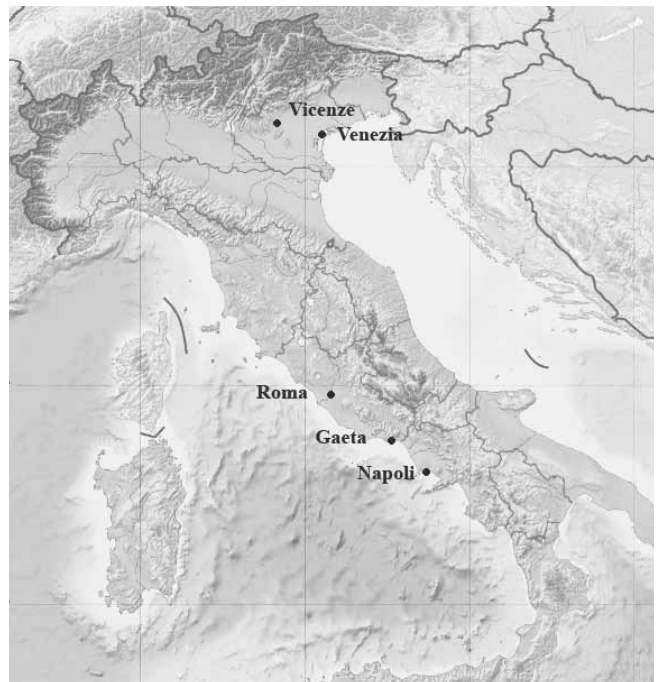
Béatifié le 8 octobre 1629 par le pape Urbain VIII, puis canonisé le 12 avril 1671 par le pape Clément X, Gaetano/Cajetan est devenu, plus tard, le patron des chômeurs et des demandeurs d'emploi. Par contre, en Argentine où on le vénère particulièrement, il est le patron des travailleurs. On l'honore dans les villes de Naples, où il est un des principaux patrons de la ville, ainsi qu'à Amiens et Marseille. On représente Gaetano de Thiene en habit de clerc avec, quelquefois, un cœur ailé.

### Bibliographie restreinte

- Petits Bollandistes, vie des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, volume neuvième, pages 378 à 393.
- <http://nominis.cef.fr/contenus/saint/1635/Saint-Gaetan-de-Thiene.html> (site Nominis de l'Église de France).
- Gaetano di Thiene, dans Wikipedia, l'encyclopédie en ligne.



Gaetano dispose d'une place de choix dans la basilique Saint-Pierre, à quelques enjambées à droite de l'autel. Statue sculptée par Carlo Monaldi en 1738



Carte de l'Italie

# Jos Bolduc d'Armagh

## Souvenirs d'une vie bien remplie

Jean-Claude Tardif



Jos Bolduc dans sa maison, à l'âge de 49 ans, en 1949

Le hasard nous conduit souvent sur des pistes intrigantes. Une personne vers un livre, un livre vers une tranche de vie originale, une lecture passionnante, la découverte d'un véritable personnage. Réjean Bilodeau me parle un jour de Jos Bolduc. « Connais pas ! » lui répondis-je. Il insiste. « J'ai en

main ses mémoires. Il faut que tu lises cela », me dit-il avec une conviction sincère. Et le temps passe. Il revient à la charge. Vous savez : on ne doit pas décevoir un ami. Je récupère donc le livre qui tient en fait dans une centaine de pages dactylographiées. Mais celui-ci s'égaré dans mes papiers. Des mois plus tard, Réjean me relance. Oh ! À la veille de Pâques, il y a de ces urgences auxquelles on se soumet « veut veut pas ». Je l'ai lu d'une traite. Le lendemain (Jour de Pâques), me voilà attablé à mon ordi pour faire le présent résumé, pour le bénéfice des lectrices et lecteurs d'*Au fil des ans*.

L'an 1900, naît à St-Raphaël un certain Joseph Bolduc. Ses parents déménagent ensuite à Notre-Dame-du-Rosaire puis à Armagh où ils acquièrent une terre. Joseph a deux ans. Il fréquente l'école du village de 6 à 10 ans. C'est alors que sa vie d'adulte commence, à la façon des garçons de cette époque, fils de cultivateur en plus. C'est donc sur la terre qu'il s'initie à la discipline du travail. À 13 ans il travaille au moulin à scie Edmond Langlois. À 16 ans il part pour les chantiers, au Maine. À pied avec son « butin ». L'année suivante, il va « pleumer » du bois à St-Juste de Montmagny (aujourd'hui St-Juste-de-la-Bretonnière). À 19 ans, il achète le moulin à scie où il a débuté sa carrière. Et c'est parti. On est en 1919.

Au printemps 1921, il se marie avec Alice Lacasse, fille de Damasse Lacasse. En 1922, il revend le moulin et acquiert l'hôtel, à la Station d'Armagh. Pendant que sa femme tient hôtel (50 sous pour un repas et 50 sous pour une chambre), Joseph se lance dans le commerce, ce qu'on appelle alors un « colporteur » ou un « peddler » en anglais. Il achète tout ce qui peut se revendre : vieux fer, fonte, et surtout poches vides, que ce soit en jute, en coton ou

en plastic. La Fonderie Bélanger de Montmagny et, plus tard, la Fonderie Després, lui échange la fonte contre des pointes de charrue et des dents de herse. À son tour, Jos Bolduc échange avec les cultivateurs ses pièces aratoires contre du vieux fer et des poches vides. Un autre commerçant lui achète les poches, commerce qu'il opérera durant 60 ans. C'est du troc. En quelque sorte la récupération d'aujourd'hui. Un vrai précurseur des centres de récupération des années 2000.

Bien sûr, il en tire un maigre revenu. Mais il ajoute progressivement des articles à son commerce : huile à lampe, graisse industrielle, bref, tout ce dont les gens avaient besoin pour vivre et travailler. Mais surtout, c'est un travailleur infatigable. Le soir, de retour à la maison, il offre ses services pour une foule de petits boulots et aussi de gros boulots. Mesurant près de 6 pieds, c'est un homme fort comme un boeuf, bien « narfé », comme on disait à l'époque, il peut soulever un baril plein d'huile pesant 650 livres ou une auto pour démonter une roue. Il adaptera une vieille automobile, « un Ford à pédales 1924 » pour en faire une sorte de camion et charroyer de la « gravelle » et des roches pour faire des chemins ou du sable pour le mortier, lors de la construction de l'église. Il enterre les grosses roches de sa terre à la petite pelle. Il n'y a rien à son épreuve. Rien ne l'arrête, sauf un pied cassé puis une appendicite qui le gardera hospitalisé durant un mois, en 1940.

Revenons à l'hôtel. Il ne le conserve que deux ans. Il l'échange en 1924 pour une terre près de la Station d'Armagh qu'il gardera jusqu'en 1947. On sent venir la crise économique, la « dépression ». Le travail se fait rare. Il a déjà un enfant. Il part alors dans les chantiers pour l'Abitibi, près de La Sarre. En 1930, il fait son dernier voyage en Abitibi. Le trajet se fait en train et dure quelques jours. Pour éviter de payer son passage, il accepte d'accompagner des animaux et de s'en occuper. « J'ai débarqué à Amos et je me suis rendu à La Sarre Abitibi en char, la peine emporte le profit, c'était la misère, la misère c'est pour les chiens. ». (p.18).

De retour à Armagh, il se concentre sur ses activités de commerce et de troc. Il poursuit une activité complémentaire pour la construction du Chemin de fer National, de 1926 à 1940. Il se construit une maison à Armagh, rue de la Fabrique en 1946-47. Il pratique la trappe d'animaux sauvages et la vente de peaux. De 1955 à 1959, il exerce la tâche de garde-chasse et garde-pêche. En 1956-57 il construit un immeuble à logements à Armagh, voisin de sa maison.

De 1967 à 1979, il travaille pour la municipalité à titre de responsable de la salle publique et du service d'incendie. Il sera responsable du salon mortuaire de 1962 à 1984.

Le nombre d'activités qu'il exerce ne l'empêche pas de consacrer du temps à sa communauté. Il sera administrateur de la caisse populaire durant 24 ans, soit de 1932 à 1956 et conseiller municipal dans les années 50. Dans les soirées, il jouait du violon et racontait des histoires. Et il conclut sur ce ton : « Moi pour finir mon livre, je peux vous dire que j'ai fait une belle vie ». (p. 103).

Joseph Bolduc s'est marié trois fois. De son premier mariage avec Alice Lacasse, en 1921, il aura 7 enfants dont 4 survivront : 2 filles, Alice et Yvonne, et 2 garçons, Gaston et Léo. L'aînée est décédée à l'âge de 21 ans, des suites d'un problème d'épilepsie. Pour rappeler sa naissance, Joseph Bolduc écrit dans ses mémoires : « Ma femme avait acheté un bébé, une fille ». Yvonne se marie en 1949 avec Josaphat Labrecque de Saint-Nérée. Elle est décédée en 2006 à l'âge de 57 ans. Gaston qui reprendra l'activité du père se marie le 30 octobre 1948 avec Martine Morissette. Léo a passé sa vie en Ontario. Marié, il a six filles.

Alice Lacasse, la première femme de Joseph Bolduc, est décédée le 14 juillet 1947. Joseph se remarie en 1949 avec Marie Labrecque, fille de Pierre Labrecque de Saint-Nérée. Celle-ci meurt des suites d'un accident, six mois plus tard. Il décide de se remarier à nouveau. Voici comment il présente la situation. « Je connaissais une veuve pas loin de chez moi, son nom était Mathilda Boulanger, épouse de Pierre Roy, je me suis dit, cela me fera une bonne femme, elle avait cinquante-trois ans, elle avait élevé une grosse famille, ses enfants étaient assez grands pour vivre tout seul. On s'est marié le 10 décembre 1949, j'avais



Jos Bolduc et son violon en 1982

ma maison dans le village pour rester. » (pp71-72). Elle est décédée en 1984.

Voici quelques faits invoqués par monsieur Bolduc dans ses mémoires et qui méritent qu'on s'y arrête. Le 8 avril 1908, lors de la construction du chemin de fer Canadien National, une tragédie est survenue, au moment du dynamitage, dans le secteur d'Armagh. L'explosion fut supérieure à ce qui était prévu et 9 travailleurs, dont 3 immigrants, sont décédés. Ils avaient entre 16 et 19 ans, sauf un seul qui avait 28 ans. L'électricité fournie par la compagnie de pouvoir de St-Raphaël a commencé à desservir les maisons en 1920.

En 1950, c'est la séparation du village et de la paroisse. « Il faut vous dire, écrit-il, que le village et la paroisse vivaient ensemble, les dépenses allaient ensemble et la paroisse ne voulait plus payer pour entretenir les trottoirs et les lumières de rue. » (p.74). En 1958, on assiste à l'incendie du vieux couvent et en 1960, une nouvelle salle paroissiale le remplace.

## L'infatigable Joseph Bolduc (1900-1993)

Réjean Bilodeau, Société historique de Bellechasse

J'ai découvert, il y a deux ans, un petit livre sur la vie d'un Bellechassois, M. Joseph Bolduc, livre qu'il a rédigé lui-même à la fin de sa vie. Bien que répétitif à quelques occasions, M. Bolduc l'aurait écrit à la main au fur et à mesure de l'émergence de ses souvenirs. C'est son petit-fils, Normand Bolduc, qui s'est occupé d'en faire la chronologie avant de remettre le tout aux religieuses N.D.P.S. de St-Damien qui ont procédé à la saisie et à l'édition.

Le but de M. Bolduc était simplement de raconter l'histoire de sa vie afin que les membres de sa famille immédiate et ses amis puissent en hériter. Ceci expliquera le faible tirage, soit environ 400 exemplaires qu'il a pris soin de distribuer à ses proches en partie

puisque j'ai appris que certains de ses petits-enfants ignoraient la rédaction de cet ouvrage. À cette époque, la mise en marché était inconnue pour ce vieillard, mais il se doutait bien qu'un jour ou l'autre, le temps permettrait l'éclosion de ce travail ainsi que du message qu'il a voulu transmettre à ses descendants.

Personnellement, j'ai été intrigué et curieux de lire ce petit livre pour en être agréablement surpris tant par le contenu relatant la vie personnelle de l'auteur que par le mode de vie particulièrement difficile de l'époque. Cette publication nous dévoile la recette du succès de cet homme qui s'est manifestée par le travail avec peu de moyens, mais avec beaucoup d'imagination que personne ne pourrait y croire!

J'ai connu M. Bolduc vers 1960 à un moment où à chaque printemps il venait rendre visite à mon père afin de lui fournir ce dont il avait besoin. Ce dont je me souviens, c'est que mon père accordait une attention particulière à cet homme avec qui il aimait parler de politique et de toutes sortes de choses relatives aux préoccupations du temps. M. Bolduc était âgé, avait les cheveux blancs et achetait les poches vides de matière faite de jute et vendait à mon père les « dents » de faucheuse, les « socles » de charrue et la graisse utile à l'entretien mécanique des instruments aratoires de l'époque. La venue de M. Bolduc était, après la visite du curé, la plus attendue, car il a rendu d'innombrables services aux cultivateurs du temps.

À force de travailler, de gérer et d'économiser puis d'investir dans différents commerces, M. Bolduc est devenu assez indépendant financièrement ce qui lui a valu parfois les médisances de certaines personnes qui ignoraient tous les efforts déployés par cet homme.

Plusieurs personnes ignorent que M. Bolduc avait une grande passion pour le violon. Très jeune, M. Bolduc a appris à jouer de cet instrument et il a transmis cette passion à son petit-fils, Benoit Bolduc, et à son arrière-petit-fils, William, qui joue de la guitare. Les descendants de M. Bolduc s'étendent de Bellechasse jusqu'en Ontario ainsi qu'au Yukon.

M. Bolduc était le fils d'Arsène Bolduc originaire de St-Gervais et il était membre d'une famille nombreuse dont



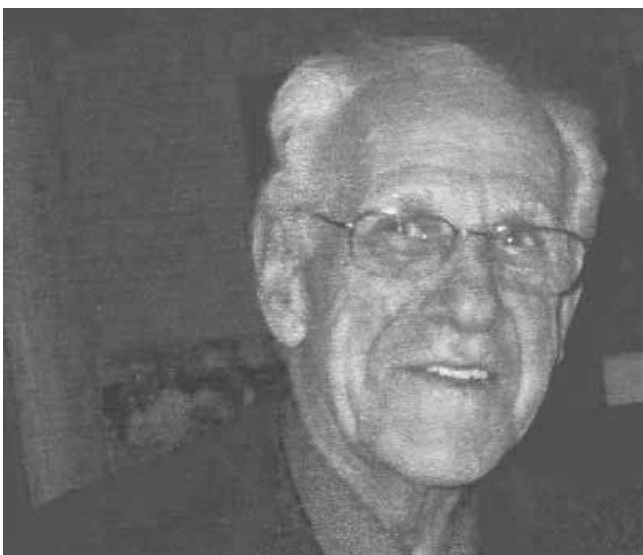
Maison que Jos Bolduc a construite en 1947, rue de la Fabrique, à Armagh

la majeure partie des garçons a émigré au Témiscouata. Père de trois enfants encore vivants, Yvonne, Léo et Gaston, M. Bolduc a une descendance de 16 petits-enfants et plusieurs arrière-petits-enfants.

Voilà les faits contenus dans ce petit volume de 104 pages et résumés dans le texte précédent écrit par M. Jean-Claude Tardif.

## Le miraculé d'Armagh

par Cécile et Julie Breton



Georges Breton

Chaque année, le 10 octobre, Georges Breton de Saint-Charles-de-Bellechasse se rappelle un mercredi

*fatidique de l'automne 1945. Ce jour-là, il survécut miraculeusement à un tragique accident qui coûta la vie à son frère aîné, Gérard, âgé d'à peine 20 ans. Ce dernier travaillait pour la compagnie de transport appartenant à leur père, Edmour, garagiste à Saint-Charles. Georges, 16 ans, accompagnait son frère ce jour-là et le duo revenait du moulin à bois de Saint-Magloire en direction de Saint-Charles. Leur camion, un Dodge Fargo à boîte de 16 pieds de long, était chargé à pleine capacité de croûtes de quatre pieds cordées destinées à être vendues comme bois de chauffage. Voici le vibrant témoignage du survivant.*

«L'Angélus du midi sonnait lors de la traversée du village d'Armagh. Pour nous faire patienter jusqu'au dîner, nous étions arrêtés à l'épicerie du village pour acheter un petit sac de chocolat qu'on avait placé sur la banquette entre nous deux. On mangeait ça tranquillement en s'en allant.

Dans ce temps là, les routes étaient en gravier et souvent parsemées de nombreux trous, ce qui fit qu'à l'arrivée

au «tracel» d'Armagh, après avoir descendu la côte en assez grande vitesse, nous n'avons pu éviter un énorme trou qui se trouvait juste à l'entrée du pont. À l'impact, la «rod» de conduite s'est brisée.

Le camion devenu hors contrôle fonça dans la rampe de droite. En frottant la base de métal, le pneu avant droit éclata et la roue enjamba le bord du pont. J'ai vu le morceau d'acier carré qui forme le dessus de la rampe traverser la cabine. Gérard l'a reçu en plein front et ça l'a sûrement tué. Lorsque le camion a basculé dans le vide, ma porte s'est ouverte et j'ai été éjecté de la cabine, m'arrachant presque complètement une oreille au passage.

Après une chute de plus de 60 pieds, j'ai atterri «comme un chat» sur mes quatre pattes, à peu près à 25 pieds du camion et de son chargement de bois qui s'est éparpillé partout sur le sol. On suppose que je dois ma survie au déplacement d'air que le panneau de déchargement de la boîte aurait provoqué en arrivant au sol un peu avant moi. Ça aurait amorti ma chute.

Aussitôt debout, j'ai couru vers la cabine et j'ai vu Gérard complètement sectionné entre le volant et la banquette. Sur le coup, j'ai réalisé qu'il me fallait remonter sur la route pour aller signaler le danger aux gars d'Adjutor Labrie, Réal et L'Boire, qui suivaient avec leur camion à trois essieux chargé de croûtes. Je ne voulais pas qu'ils tombent à leur tour. J'ai réussi à remonter par le côté peu escarpé et à mon arrivée, un homme, Joseph Aubé qui travaillait à son champ, courut me rejoindre et m'a demandé si j'étais correct. Je lui ai expliqué que mon frère était mort et qu'il fallait faire des signaux à ceux qui risquaient de tomber à leur tour. On les a vus arriver et leur avons fait des signes, mais, considérant le poids de leur chargement et la vitesse à laquelle ils arrivaient, ils n'ont pu arrêter à temps. Heureusement, ils ont réussi à passer sans problème.

Monsieur Aubé m'a amené chez le docteur à Armagh. Le docteur Louis Gagnon m'a tout simplement «ramassé» l'oreille qui ne tenait que par le lobe et l'a remise en place avec un bandage qui partait du haut de la tête et qui passait par le dessous du menton. Il devait penser que j'allais me rendre à l'hôpital plus tard. Nous sommes allés ensuite chez le curé Albert Painchaud pour appeler mon père. Je lui ai annoncé moi-même que Gérard était mort. Il m'a dit d'aller l'attendre à la maison la plus proche du pont. Le curé nous a suivis pour aller donner les derniers sacrements à Gérard. Monsieur Aubé m'amena chez Monsieur Albert Mercier et on m'a assis sur une chaise près de l'entrée. Une femme est venue me laver un peu le visage et j'entendais le monde parler sans rien comprendre. J'avais juste hâte de voir mon père.

Quand Edmour Breton est arrivé sur les lieux, plusieurs personnes ont essayé de l'empêcher d'aller en bas voir Gérard, mais sans succès. Après, nous sommes repartis

pour Saint-Charles. Durant le trajet, je trouvais que mon père conduisait trop vite. Je lui ai demandé de ralentir, car j'avais peur qu'il nous arrive un autre accident. Il devait être sur les nerfs, mais il a ralenti. J'ai été content d'arriver à la maison, mais je me suis retrouvé dans l'incapacité de marcher, et ce, pendant quelques jours. Mon père a même dû me descendre dans ses bras pour aller voir Gérard qui était exposé dans le salon familial, comme c'était la coutume. N'étant pas allé à l'hôpital, le docteur Alexandre Nadeau, médecin à Saint-Charles et aussi coroner, est venu me coudre l'oreille à la maison. Je me rappelle que durant ma convalescence, les personnes superstitieuses sont venues poser leurs mains sur moi croyant que ça porterait bonheur de toucher à un miraculé.



Ce qu'il restait du garde-fou du pont



Le pont et les débris de l'accident

Papa intenta une poursuite contre le ministère des Transports concernant le mauvais état de la route qui était responsable de l'accident. Il gagna sa cause et il reçut tout juste le montant que valait le véhicule impliqué. Je suis retourné sur les lieux deux semaines après la tragédie où on m'a photographié à l'endroit même où je suis tombé.

Je demeure toujours à Saint-Charles et j'ai 84 ans. D'avoir survécu m'a permis de devenir par la suite un mari, un père, un grand-père et, maintenant, un arrière grand-père.

Il faut croire que ce n'était pas mon heure.»



Georges revenu voir le lieu de l'accident

## Survol bibliographique d'Armagh dans *Au fil des ans* de 1991 à 2012

par René Minot

1991 vol. 3, n° 1, p. 9-11 : Les débuts d'Armagh (1838 - 1864). Copie, par M. Roger Patry, de passages des sept premières pages de la chronologie du Livre-souvenir de 1963, soit les pages 23, 27, 29, 31, 65, 67 et 69.

1993 vol. 5, n° 4, p. 15 : Chronique «Bellechasse tiré de l'oubli» : «Armagh - Deux alambics ont été saisis». Copie d'un fait divers publié cinquante ans auparavant, le 17 décembre 1943, dans *L'Action Catholique* relatant une condamnation «pour possession illégale de deux alambics», et leur saisie.

1994 vol. 6, n° 3, p. 9-14 : «La drave sur la Rivière du Sud». Description détaillée de la drave locale, par Marie Sourek, sur la base d'interviews de plusieurs Bellechassois, dont Guy Leblond, d'Armagh ( † en 2012). Période couverte : de l'exclusivité de la coupe accordée en 1834 à William Price, jusqu'à l'abandon de cette pratique «au printemps 1936». Entre autres intérêts, description du déblocage fréquent - et dangereux - du tunnel sur la rivière Armagh; et du «barrage de la plage Gagnon» sur la rivière Noire.

2000 vol. 12, n° 4, p. 21-24 : «Les moulins d'Armagh». Évocation sommaire des premiers moulins: Paul et Albert Boucher, sur la Fourche, en 1884, jusqu'à la fermeture, en 1989, de l'ancienne meunerie Lacasse-Lemelin, à Langlois; et quelques autres moulins, à grain et à bois, en d'autres lieux de la paroisse: au village, à la Rivière Noire, etc.

2001 vol. 13, n° 3, sur le thème de l'exploitation forestière de jadis. Dans l'article «Hector Arbour, entrepreneur de Saint-Raphaël», par Jeanne-D'Arc Arbour-Laflamme, p. 18-23, on trouve une description détaillée du travail d'exploitation de la forêt au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle : tracé des chemins,

campements, abattage, débardage, drave, etc., sous l'œil du «jobber» qui dirigeait toutes les opérations. Dans un encadré nommant 24 «jobbers de Bellechasse» issus de 10 paroisses, c'est Armagh qui en fournit le plus grand nombre : 5, à savoir Alfred Duchesneau, Jérôme Duchesneau, Louis Goulet, Alfred Roy, Léopold Boutin.

2002 vol. 14, n°1, p. 10-12 : «Une entreprise familiale : les Duchesneau d'Armagh». Propos recueillis par André Beaudoin auprès de M. Harry Duchesneau, ancien maire - camionneur puis entrepreneur en transport -, qui raconte quelques anecdotes relatives à sa famille et surtout au charroyage de «pitoune».

2008 vol. 20, n° 2, p. 14-15 : «Irénee Lemieux / Un artiste méconnu en Bellechasse». Notice biographique très - trop - sommaire de cet artiste au «talent universel»: musicien, peintre, écrivain, sculpteur, etc., né à Armagh en 1931, mort par noyade dans la rivière de la Fourche au printemps 2005, non loin de sa maison de campagne et de son atelier. La page de couverture de ce numéro offre une vue de la rivière coulant dans son tunnel sous l'ancienne voie ferrée, aujourd'hui domaine du Parc des Chutes.

2012 vol. 24, n° 1, p. 16-19 : «Le meunier Philippe Lacasse (1905-1992) - Un homme audacieux et entreprenant». Récit biographique, par Réjean Bilodeau, composé principalement à partir de propos recueillis auprès des proches de l'entrepreneur qui a vécu à Armagh où il a oeuvré entre autres dans le transport, mais surtout dans la meunerie. Regards sur sa vie professionnelle, familiale et sociale.

Tirés de : <http://www.shbellechasse.com/PDF>



# Les empreintes des familles Asselin, Boucher, Marquis et Lacroix dans deux pays

Alain Asselin

*NDLR*

Dans le dernier numéro d'Au fil des ans, Alain Asselin nous a présenté un texte qu'il a décrit comme les « empreintes des familles Asselin, Boucher, Marquis et Lacroix en Bellechasse ». Aujourd'hui, il poursuit en nous faisant voyager jusqu'en Nouvelle-Angleterre.

Les familles de mes quatre grands-parents sont de Saint-Charles (Asselin et Lacroix), Saint-Gervais (Marquis) et Saint-Raphaël (Boucher). Les mariages des parents des grands-parents ont eu lieu en 1867 (Asselin, 8<sup>e</sup> génération), 1873 (Boucher, 7<sup>e</sup> génération), 1892 (Marquis, 8<sup>e</sup> génération) et 1894 (Lacroix, 7<sup>e</sup> génération).

La génération suivante a donné lieu dans les quatre familles à des migrations importantes en Nouvelle-Angleterre, surtout dans l'État du Massachusetts. Nous avons aussi inclus une autre famille Asselin, cousine de la première, qui est aussi reliée aux familles Lacroix et Boucher.

## 1. Les Asselin et la Nouvelle-Angleterre

Déjà en 1888, on retrouve Pierre Asselin à Springfield. Trois enfants y naissent entre 1889 et 1893.

En 1905, Herménégilde Asselin épouse Émilie Routhier à Somersworth au New Hampshire.

Entre 1906 et 1928, cinq frères Asselin (Napoléon, Adélarde, Joseph, Narcisse et Théodore) travaillent à Lawrence. Des enfants y naissent.

Durant les années 1930, Théodore Asselin s'installe en permanence à Springfield. Hervé Asselin, le fils d'Adélarde, s'y dirige aussi en 1946. En 2010, cette dernière famille en est à la 4<sup>e</sup> génération en sol américain, à partir de la naissance d'Hervé à Lawrence en 1914.

Vingt-neuf des 59 enfants survivants nés des dix enfants Asselin ont vécu en permanence en Nouvelle-Angleterre : 9 (Napoléon), 7 (Charles), 5 (Herménégilde), 4 (Théodore), 3 (Narcisse), 1 (Adélarde). On peut donc conclure que pratiquement un enfant sur deux (29 sur 59) a élu domicile aux États-Unis.

## 2. Les Boucher, les Illinois et la Nouvelle-Angleterre

Vers 1756, Étienne Boucher et son frère François, deux fils de Pascal Boucher (ancêtre #3 de la lignée des Boucher) et Geneviève Vermette se sont dirigés vers les Illinois après le décès de leurs parents. Ils n'ont jamais donné de nouvelles par la suite, malgré des efforts de la famille pour les contacter. Ces Boucher sont possiblement les premiers représentants de cette lignée à émigrer en permanence aux États-Unis.

En 1932, Raphaël Boucher épouse Marie-Anne Roy à Lawrence pour ensuite vivre en permanence

à Springfield en compagnie de ses trois frères (François, Joseph et Gédéon) et deux soeurs (Marie et Clara).

Sauf pour de rares exceptions, les descendants de ces cinq familles sont encore en sol américain. Gédéon est le seul de sa famille sans descendance.

Quarante-deux des 75 enfants nés des 10 enfants Boucher ont vécu longuement ou en permanence aux États-Unis : 10 (Clara), 8 (Napoléon), 7 (François), 5 (Joseph), 5 (Adéline), 4 (Marie) et 3 (Raphaël). En conclusion, plus d'un enfant Boucher sur deux a vécu aux États-Unis.

## 3. Les marquis et la nouvelle-angleterre

Mon grand-père Edgar a travaillé à Springfield pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918).

Sa soeur Mary et sa famille s'y installent en permanence peu après le séjour d'Edgar.

Rose Marquis et Robert Joyal vivent pendant 37 ans à Springfield. Ils reviennent cependant au Québec à la fin de leur vie active.

La seule descendance permanente aux États-Unis est celle de la famille de Mary Marquis qui comptait trois enfants.

## 4. Les lacroix et la nouvelle-angleterre

Ma grand-mère Éva a accompagné Edgar à Springfield. Son frère Arthur s'est installé en permanence à Chicopee. Son frère Ernest a épousé Albéa Lapierre en 1923 à Springfield.

La seule descendance permanente est celle de la famille d'Arthur qui comptait Léo comme fils unique.

## 5. Famille d'Anastasie Asselin et la Nouvelle-Angleterre

La mère d'Éva Lacroix, Anastasie Asselin, est une cousine germaine de mon grand-père Adélarde Asselin. La famille d'Anastasie est aussi incluse parce qu'elle est souvent en interaction avec l'autre famille Asselin ainsi que les familles Boucher et Lacroix. Certains membres des deux familles cousines ont aussi vécu pendant un certain temps dans le même secteur du rang de l'Hêtrière à Saint-Charles. À partir de 1910, cette partie de rang fut rattachée à la municipalité de La Durantaye.

En 1892, Joseph Asselin épouse Délia Forget à Chicopee. En 1899, son frère Arthur épouse Corinne Moreau aussi à Chicopee. En 1906, leur soeur Léda épouse Donat Lemelin à Chicopee. En 1908, Anna épouse Joseph Boucher. Ils s'établissent en permanence à Springfield. Deux autres soeurs, Belzémire et Délima vivront aussi au Massachusetts. Au total, quatre soeurs et deux frères Asselin s'installent en permanence au Massachusetts.

Comme pour la famille Boucher, 6 enfants sur 10 ont domicile permanent en Nouvelle-Angleterre.

## 6. Mariages de citoyens de Bellechasse aux États-Unis

Entre 1845 et 1955, on a répertorié 2695 mariages en sol américain impliquant une personne provenant du comté de Bellechasse. Quand mon grand-père Adélard Asselin se retrouve en 1906 à Lawrence, il y a déjà eu 311 mariages de cette sorte. De ces 311 mariages, environ 120 impliquent un partenaire de Saint-Raphaël. C'est presque le double par rapport à Saint-Gervais (65) et beaucoup plus que Buckland (28), Armagh (25), Saint-Charles (24), Saint-Lazare (20), Saint-Magloire (8), Saint-Michel et Saint-Vallier (5), Saint-Nérée (4), Beaumont (3) et Sainte-Justine, Berthier et possiblement Saint-Anselme (1). Plus les villages sont éloignés du Saint-Laurent, plus les mariages en territoire américain sont fréquents.

Des 120 mariages avec une personne née à Saint-Raphaël, 37 ont lieu à Lawrence, 34 à Nashua, 6 à Fall River, 4 à Lowell, 3 à Berlin (NH), 2 à Boston, Salem et Holyoke au Massachusetts en plus de Duluth au Michigan et 1 mariage à Dollarville (Michigan), Weare et Somersworth (NH), Winsted et Natick. Notons que Lawrence, Nashua et Lowell sont des villes de la vallée de la rivière Merrimack. Cette vallée semble un aimant efficace pour attirer les citoyens de Bellechasse.

En conclusion, entre 1845 et 1906, Saint-Raphaël est le village du comté de Bellechasse qui compte le plus de mariages en territoire américain impliquant un partenaire né dans ce comté. La ville préférée des citoyens de Saint-Raphaël pour les mariages est Lawrence. Comme par hasard, mon grand-père Asselin et quatre de ses frères s'y sont retrouvés fréquemment entre 1906 et 1928. Leur comportement migratoire semble donc en continuité avec une tradition bellechassoise déjà bien établie.

## 7. Chronologie des lieux d'établissement et des occupations des ancêtres Asselin de la lignée d'Adélard

Note: les années entre parenthèses peuvent être différentes de la naissance et du décès des ancêtres. Elles correspondent aux périodes localisant, par des registres, les ancêtres dans certaines localités du Québec.

**JACQUES I** Sainte-Famille de l'Île d'Orléans (1659-1713), agriculteur.

**JACQUES II** Saint-François de l'Île d'Orléans (1683-1749), agriculteur.

**JACQUES III** Saint-François de l'Île d'Orléans (1718, 1728-1741) et Saint-Vallier (1722-1727 et

1747-1756). Possiblement à Saint-Vallier à la fin de sa vie. Le 2 avril 1733, un procès-verbal délimite les terres de Jacques Acelin (Asselin) et Louis Fortin dans la seigneurie de La Durantaye. Un autre procès-verbal du 27 septembre 1748 indique les bornes de la terre de Jacques Asselin dans la paroisse de Saint-Vallier. Il est probable que ces documents réfèrent à Jacques Asselin, le troisième ancêtre de cette lignée.

**NOËL IV** Saint-Vallier (1756),  
Saint-Michel (1756-1788),  
Saint-Charles (décès en 1790).

Trois documents du fonds de la Cour Supérieure du District de Québec (Greffes des Arpenteurs) mentionnent l'arpentage d'une terre d'un Noël Asselin (Asselain) (8 et 9 juillet 1765 et 30 juin 1773). Dans le document le plus récent, cette terre est située à Saint-Vallier en partant de la ligne séparant la seigneurie de Saint-Michel de celle de Saint-Vallier. Les voisins immédiats sont Joseph Lacombe, Germain Blondeau, Charles Gareau (curé de Saint-Vallier) et Joseph Riverin, notaire des Côtes du Sud. Dans les documents de 1765, la terre de Noël Asselin est localisée entre la rivière Boyer et la rivière Bellechasse. Nous interprétons que cette dernière est la rivière des Mères.

**MICHEL V** Saint-Charles (1793-1840).

**MICHEL VI** Saint-Charles (1812-1841), cultivateur à Saint-Charles lors de ses deux mariages en 1812 et 1841. Cultivateur à Saint-Michel en 1843.

**CHARLES VII** Saint-Michel (1845), journalier, Saint-Michel (1846), cultivateur, Saint-Michel (1867), Saint-Charles (1847-1892, sauf 1867). À son décès en 1892, il est cultivateur à Saint-Charles. Il est peut-être propriétaire d'un ou de deux lots (lots 389 et 398) enregistrés au nom de Charles Asselin en 1880 dans le rang de l'Hêtrière.

**CHARLES VIII** Saint-Michel (1867), journalier, Saint-Charles (1868-1873), journalier, Saint-Charles (1875-1892), agriculteur.

Charles est identifié journalier en 1879 et 1884 et cultivateur en 1889 et 1892. Les lots 389 et 398 du registre de 1880 sont aussi possiblement ceux de Charles VIII.

**ADÉLARD IX** Saint-Charles (environ 8 années entre 1906 et 1928) et Lawrence au Massachusetts (environ 15 ans entre 1906 et 1928). Les détails de ses occupations de travail sont présentés ailleurs dans le texte. Adélard achète la ferme du lot 16 du rang du Bas du Nord à Saint-Charles en 1920. Il s'y installe en permanence à son retour de Lawrence en 1928.

# Société Historique de Bellechasse

## Assemblée générale annuelle

### Rapport du président

*J'ai le plaisir, une fois de plus, de vous retrouver en assemblée générale pour rendre compte des activités de la Société historique pour l'année écoulée et donner un aperçu de ce que sera l'année 2013, déjà bien entamée.*

### Activités 2012

La publication du bulletin Au fil des ans, quatre fois l'an, est maintenant l'activité traditionnelle de la SHB, cela depuis 25 ans cette année. Le rédacteur en chef, Jean-Claude Tardif, fera rapport tout à l'heure, et vous serez invités à faire vos suggestions et à offrir vos collaborations. Pour l'instant, je ne peux que remercier M. Tardif pour toute l'énergie qu'il déploie en faveur cette publication qui fait le nom et le renom de la Société historique. Pour ma part, j'avoue éprouver une immense fierté chaque fois qu'un auteur livre une recherche qui nous aide à mieux connaître et aimer Bellechasse.

Avec 2012 s'est terminé le travail d'inventaire du patrimoine bâti de Bellechasse. Un rapport a été produit et les personnes qui le souhaitent pourront s'en procurer un exemplaire. Une conférence de presse a été tenue à la MRC en présence de plusieurs maires pour les intéresser aux résultats de cette activité. Les centaines d'heures de travail consacrées à ce projet ont donné quelque 5 000 fiches et 15 000 photos qui se retrouvent sur le site *Répertoire du patrimoine culturel* du ministère de la Culture et des Communications. Cet inventaire est un outil que certaines municipalités utiliseront afin de protéger leur patrimoine et d'en faire un atout pour intéresser la venue de nouveaux citoyens ou intensifier l'activité touristique. L'inventaire, c'est aussi pour vous, citoyens, qui souhaitez qu'on accorde une plus grande protection à votre patrimoine. Vous avez la responsabilité de porter ces préoccupations auprès de vos municipalités. Nous sommes immensément redevables à Pierre Lefebvre qui a conduit cette opération avec rigueur et une disponibilité inégalée. Nous y reviendrons tout à l'heure.

Cet inventaire a généré des produits dérivés, tel le Musée de Bellechasse, que vous trouvez sur internet sous le nom de museedebellechasse.com; ce dernier regroupe les six musées de Bellechasse et un certain nombre d'expositions. Mettez dans vos favoris. Merci Pierre Lefebvre.

Nous avons eu des rencontres de travail en conseil d'administration sur la base d'un plan d'action découlant d'un exercice de planification fait à Saint-Damien à la fin de 2011. Cela nous a permis d'examiner la possibilité d'un centre d'archives pour Bellechasse, un projet de rénovation et de mise en valeur d'une école de rang, la production d'un calendrier du patrimoine en concertation avec la MRC, l'organisation d'un voyage thématique pour les membres et non membres, voyage qui nous a amenés à Thetford Mines à l'automne.

Des membres de la Société d'histoire de Sillery ont fait un voyage en autobus en Bellechasse et ont pu bénéficier d'un accompagnateur hors pair, Pierre Prévost, qui leur a fait découvrir une partie de notre coin de pays.

Rappelons enfin que M. De Blois et Lefebvre ont comparu devant la Commission fédérale de la réforme de la carte électorale afin de présenter le point de vue de la SHB, à savoir le maintien du nom de Bellechasse pour notre territoire.

### Projets pour 2013

Comme mentionné plus haut, ce fut le dépôt final du rapport de l'inventaire sur le patrimoine bâti à la MRC de Bellechasse et les journaux en ont fait largement état. Pour notre part, nous avons publié à l'hiver un numéro spécial pour faire état des réalisations. Nous avons envisagé, comme suites à donner, d'inciter les municipalités à citer des éléments de leur patrimoine. Pour ce, nous avons embauché un étudiant niveau maîtrise pour appuyer les municipalités dans le processus de citation.

En attendant la venue du printemps, deux de nos vaillants collaborateurs, Pierre Lefebvre et Yvan De Blois, ont été invités à œuvrer à la création d'une trentaine de panneaux d'interprétation qui seront installés sur la cycloroute de Bellechasse dans les prochaines semaines. Leur travail a consisté à faire la recherche, à rédiger les textes qui seront sur les panneaux et à fournir les éléments iconographiques utiles.

D'autre part, quelques-uns de nôtres ont été invités à participer à l'écriture de 25 panneaux d'interprétation pour les cinq municipalités de bas de Bellechasse. Ces panneaux devraient être installés pour la belle saison. L'initiative s'inscrit dans le cadre du développement touristique de la

région.

Concernant la mise en valeur de l'école de rang, nous avons eu la visite des architectes à la fin de novembre dernier. Nous sommes en attente du rapport et des recommandations pour soumettre une proposition au Conseil d'administration.

MM Claude Gignac et Réjean Bilodeau piloteront le projet de production et de diffusion de capsules radiophoniques à Passion-FM. Une somme de 2 000 \$ a été décidée pour appuyer le projet. M. Pierre Prévost a eu le mandat d'organiser une enquête afin de mieux connaître les membres de la Société historique. Ce projet devrait avoir lieu au cours de prochains mois.

Nous prévoyons la tenue de deux conférences dans un proche avenir, soit l'une portant sur l'architecte Jean-Marie Roy, originaire de Saint-Léon, et décédé il y a quelque temps. M. Martin Dubois, auteur d'une biographie sur l'homme, sera le conférencier. Une autre conférence serait donnée par M. Yves Hébert et porterait sur Alfred Tremblay, explorateur du Nord avec le capitaine Bernier. M. Hébert vient de publier un livre sur ce personnage originaire de Saint-Henri.

Nous avons déposé à la MRC la candidature des Sœurs Notre-Dame du Perpétuel Secours au titre de *Grandes Bellechassoises 2013*. Nous attendons des nouvelles à ce sujet, et le Gala Bellechasse aura lieu à l'automne.

Le projet de création d'un centre d'archives pour Bellechasse sera mis à l'ordre du jour à l'automne. La SHB a soumis la candidature de l'équipe qui a

réalisé l'inventaire du patrimoine bâti de 2010 à 2012 au prix Léonidas-Bélanger de la Fédération Histoire Québec.

Enfin, un nouveau livre est en production chez notre Éditeur. Il s'agit d'un ouvrage de Paul St-Arnaud portant sur la plaine côtière de Bellechasse au temps des seigneuries. Le livre devrait sortir à l'automne et nous vous en informerons dès sa publication. En terminant, un immense merci aux partenaires financiers qui nous permettent d'avancer à grands pas. Je veux nommer la MRC de Bellechasse, la députée Mme Dominique Vien et les Caisses Desjardins de Bellechasse. Des mercis tout aussi grands à plein de monde, dont Gisèle Lamonde pour son travail de trésorière depuis six ans et d'appui sur plein d'activités, à Lise Fleury qui engrange les abonnements et assure l'expédition d'*Au fil des ans* à Michel Tardif pour son rôle comme secrétaire de l'organisation, à Paul St-Arnaud pour tant de photos mises gracieusement à la disposition d'*Au fil des ans* et autres activités. Merci Claude et Réjean pour la conduite de la nouvelle entreprise à Passion-FM. Merci Yvan De Blois pour ton appui et le travail majeur pour la production des deux numéros sur la vie politique. Merci Pierre Prévost pour ta passion d'écrire et ta sensibilité au patrimoine. Merci à celles et ceux qui ont facilité la réalisation de toutes ces activités en 2012 et qui sont à la tâche pour celles de 2013. Au plaisir de vous voir l'an prochain.

**Jean-Pierre Lamonde, président**

**28 avril 2013**

## *Membre honoraire 2013*

# **Pierre Lefebvre... un homme de défi**

On dit souvent que l'on reconnaît l'arbre à ses fruits. La première image qui me vient en tête au sujet de Pierre Lefebvre est un magnifique pommier chargé de belles pommes toutes plus juteuses les unes que les autres... mais cela ne lui rendrais pas vraiment justice. Dans son cas, c'est du verger tout entier qu'il faudrait s'inspirer tellement cet homme est imaginatif et productif... et j'en suis témoin.

Je pourrais vous parler de sa formation d'ingénieur, de ses nombreux postes à la haute direction dans plusieurs sphères de l'administration gouvernementale mais c'est surtout sur l'homme, le passionné que je voudrais vous entretenir.

Pierre est d'abord un amateur du patrimoine. Il a acquis une superbe demeure ancienne à Saint-

Charles de Bellechasse qu'il a rénové, mis en valeur et bichonné avec un savoir faire sans pareille... Aussi habile à la plume qu'à la soudeuse, il s'est même fabriqué ses propres outils et équipements afin d'y arriver.

Je fais allusion à la plume car Pierre écrit souvent... écrit beaucoup... écrit tout le temps, quand il n'est pas parti en voyage... parce qu'en plus, il a une autre corde à son arc. Non seulement grand voyageur devant l'Éternel, il est en plus organisateur de voyage pour une société dont je vais taire le nom afin que demain matin, leur boîte de courriels ne soit pas remplie à craquer de demande de proposition après que vous aurez entendu mon propos sur cet homme aux mille

talents. C'est ainsi qu'au cours de l'an dernier, Pierre Lefebvre a concocté avec Pierre Prévost, un très intéressant voyage culturel dans la région de Thetford Mines et ce, pour le compte de la Société historique de Bellechasse et ses membres, voyage auquel plusieurs parmi vous ont participé.

Mais là n'est pas sa seule réalisation pour notre association. Depuis les trois dernières années, Pierre a démontré ses habiletés de planification, d'organisation, de direction et de contrôle dans un ambitieux projet visant l'inventaire du patrimoine bâti de la MRC de Bellechasse auquel un numéro spéciale du bulletin « Au fil des ans » a été consacré à l'automne 2012.

Effectivement, bénévole inlassable, il a été le concepteur et l'âme dirigeante de cette œuvre colossale où près de 5 000 fiches ont été rédigées sur autant de bâtiments anciens datant d'avant 1950 mais aussi d'infrastructures tels des ponts, barrages, éléments du patrimoine ferroviaire et industriel, de même que des monuments et plaques commémoratives situés dans les 20 municipalités de la MRC de Bellechasse. Il a su coordonner habilement le travail de toute une équipe formée notamment de bacheliers en Archéologie, en histoire de l'Art, en Géographie, en Sciences historiques et études patrimoniales en plus du magnifique travail de photographies de ces bâtiments où Paul St-Arnaud a aussi été l'un des collaborateurs bénévoles. Ainsi, les membres de cette équipe de travail ont capté plus de 16 000 clichés traitant de cette richesse patrimoniale exceptionnelle de notre milieu. On peut aujourd'hui visionner les résultats de ce travail titanesque sur le site web de la Société historique de Bellechasse permettant de faire connaître mais aussi de préserver des images de ces trésors du passé.

Mais voyez-vous, ce petit clin d'œil au site internet de la Société historique de Bellechasse, que je vous invite à consulter le plus souvent possible par ailleurs, me permet d'aborder un autre élément de la force de création de Pierre Lefebvre. En effet, c'est lui a travaillé des heures et des jours pour nous offrir cette fenêtre sur l'histoire et le patrimoine par l'entremise de la Société. C'est lui qui, semaine après semaine, entretient ce site pour lui garder son intérêt et sa consistance. C'est encore Pierre qui a eu l'idée d'y intégrer le Musée virtuel de Bellechasse, ce volet permettant de faire un lien avec tous les organismes et éléments patrimoniaux de notre région. On y apprend des choses extraordinaires sur les moulins, les croix de chemin, les ponts, le patrimoine protégé et même le patrimoine ferroviaire... parlez m'en du patrimoine ferroviaire.

Encore une brillante idée de Pierre Lefebvre... « Mettre en évidence le patrimoine ferroviaire de Bellechasse » dans le cadre de la mise en valeur de la Cycloroute de Bellechasse.

En effet, depuis janvier, avec le concours de la MRC de Bellechasse et du CLD, Pierre Lefebvre et moi réalisons pour le compte de la Société historique de Bellechasse une recherche fort documentée sur l'histoire ferroviaire s'étant déroulée le long de la piste cyclable de Bellechasse et ceci, dans le but d'y ériger environ 35 panneaux d'interprétation traitant de la construction du chemin de chemin, des gens qui l'ont conçu, réalisé et entretenu au fil des ans, des gares et événements étalés sur son parcours, des cheminots, sectionnaires, homme de trains qui ont consacré leur vie à ce moyen de transport ayant transformé à jamais notre région pour en assurer le développement. Mais cette expérience enrichissante m'a surtout permis de découvrir un Pierre Lefebvre dédié, travailleur, déterminé et perfectionniste à souhait. « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage » disait Boileau. Dans le cas de Pierre, j'irais même jusqu'à dire : 101, 102, et même 103 fois à l'occasion, afin de parfaire ce travail que nous avons effectué ensemble.

Pierre travaille fort comme ce n'est pas « disable ». Une image me vient en tête, histoire de faire une analogie avec les trains. Je vois la force et la détermination de Pierre Lefebvre dans ce dossier comme l'effort fournie par une valeureuse locomotive à vapeur traversant valons et montagnes afin d'accomplir sa mission... mais encore une fois mon image ne lui rend pas justice... c'est d'un TGV que je devrais parler pour illustrer la rapidité de production de cet homme incomparable... « une machine de guerre » comme disent les jeunes d'aujourd'hui en parlant d'un homme prolifique.

Voilà donc une partie seulement des réalisations que Pierre Lefebvre a apporté à la Société historique de Bellechasse depuis qu'il en fait parti et ce, dans la plus grande humilité et j'irais même jusqu'à dire, dans l'anonymat car il hésite souvent à signer ses travaux afin de laisser toute la place à la Société historique de Bellechasse. Mais aujourd'hui mon cher Pierre, que tu le veuilles ou non, nous te disons merci pour ta contribution exceptionnelle à l'avancement de notre association et nous le reconnaissons officiellement en te nommant « Membre d'honneur » de la Société historique de Bellechasse.

Ton ami,

Yvan De Blois

Au nom de la Société historique de Bellechasse lors de l'Assemblée générale annuelle, 28 avril 2013, Armagh.

# Société historique de Bellechasse

## État des revenus et dépenses 2012

	Année 2011	Année 2012
<b>Produits</b>		
Contributions annuelles	8610,00	8740,00
Dons avec reçus pour impôt	1510,00	952,00
Bienfaiteurs	1500,00	1500,00
Vente de bulletins et de répertoires	523,00	849,00
Commandite bulletin Au fil des ans	2250,00	1850,00
Répertoire Patrimoine culturel (Inventaire)	22835,00	23907,00
Voyage à Thetford	0,00	1635,00
Ristourne	21,96	0,00
Patrimoine religieux de Bellechasse	925,00	210,00
Livre Robert Lamontagne	1185,00	945,00
Presbytère Saint-Vallier	0,00	54,00
Revenus d'intérêt et ristourne	423,29	912,95
Revenus divers	363,80	1495,00
T.P.S. et T.V.Q. Récupérées (2008 et 2009)	0,00	0,00
Récupération T.P.S. et T.V.Q. 2012 (à percevoir)	401,89	588,38
<b>Total des revenus</b>	<b>40548,94</b>	<b>43638,33</b>
<b>Dépenses</b>		
Stocks au début (Livre Patrimoine religieux)	830,00	0,00
Livre Presbytère Saint-Vallier	0,00	301,23
Livre Robert Lamontagne	0,00	0,00
Frais de production du bulletin	7049,50	7570,54
Stocks à la fin (Patrimoine religieux)	0,00	0,00
Répertoire patrimoine culturel (Inventaire)	26353,09	29689,09
Poste Canada	1195,21	1274,65
Déplacements bénévoles	443,10	344,16
Association, adhésions	285,21	175,00
Frais de colloque	1240,26	2086,83
Loyer administratif	600,00	600,00
Bibliothèque généalogique	177,94	710,10
Pap et frais de bureau	199,40	271,46
Voyage historique Thetford		2059,49
Honoraires professionnels	712,04	741,59
Divers	0,00	0,00
Dépense assemblée	1300,46	82,17
Frais bancaires	238,85	348,51
Frais marge de crédit et autres frais financiers	0,00	0,00
Formation	113,93	0,00
<b>Total des dépenses</b>	<b>40738,99</b>	<b>46254,82</b>
<b>Bénéfice net (perte nette)</b>	<b>(190,05)</b>	<b>(2 616,50)</b>

## Nouveau logo

La Société historique de Bellechasse s'est donné un nouveau logo à l'occasion de son assemblée générale annuelle tenue à Armagh le dimanche 28 avril 2013. Le logo est d'un bleu magnifique qui rappelle le ciel de Bellechasse par beau temps. C'est aussi une couleur forte dans le domaine du patrimoine. Le trait qui imprime un mouvement à l'ensemble nous rappelle que nous sommes projetés vers l'avenir, même si nos travaux nous amènent à fouiller le passé. Le patrimoine n'est-il pas quelque chose que l'on reçoit et qu'on veut léguer pour l'avenir. Le nom de la Société est de lettres d'or pour signifier la richesse du patrimoine de Bellechasse.

Jean-Pierre Lamonde  
Président de la Société historique de Bellechasse



### **Sortie de route Saint-Michel, La Durantaye** - Photo : Paul St-Arnaud

*Qu'on vienne à Saint-Michel-de-Bellechasse de l'est ou de l'ouest, si on emprunte l'autoroute Jean Lesage, on monte une pente douce qui nous conduit à l'une des plus belles sorties de route du Québec. En surplomb du fleuve, la voie de descente jadis appelée montée nous laisse entrevoir un paysage patrimonial et culturel saisissant. Au dire d'Yves Laframboise, il apparaît comme « l'un des panoramas les plus spectaculaires de la rive sud. » On y voit « dans une succession de plans une vaste plaine agricole, le fleuve, l'île d'Orléans et, au loin, la chaîne des Laurentides. Au milieu de ce paysage immense, sorte de théâtre naturel, surgit le clocher de l'église du village ».*



O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse Desjardins des  
Monts et Vallées de Bellechasse

Caisse Desjardins du  
Coeur de Bellechasse

Caisse Desjardins  
des Seigneuries de Bellechasse



**Desjardins**  
Caisses de Bellechasse